Fds Dubois 303 / 01

Bulletin

Phalange

LE SYSTÈME

DES

DÉVELOPPEMENTS

DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

A TOUS LES AMIS

DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL

PAR L'ASSOCIATION.

(Extrait du 1er numéro de LA PHALANGE, revue de la Science sociale.)

PARIS

AUX BUREAUX DE LA PHALANGE,

40, RUE DE SEINE.

1845

LA PHALANGE

REVUE DE LA SCIENCE SOCIALE

Paraît UNE FOIS CHAQUE MOIS, à partir de janvier 1845, par livraison de CINQ feuilles de seize pages grand in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an, 24 fr. — Six mois, 12 fr. — Trois mois, 6 fr. 50 c.

LE PRIX POUR LES PERSONNES ABONNÉES AU JOURNAL QUOTIDIEN
LA *Démocratie Pacifique*, EST DE

Un an, 48 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.

EN SUS POUR LES PAYS ÉTRANGERS DONT LE PORT EST DOUBLE :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

ON S'ABONNE A PARIS, AUX BUREAUX DE LA PHALANGE,

JUVANT RUE DE SEINE, 10.

Dans les Départements,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET DIRECTEURS DE POSTES,

Et aux Bureaux de Messageries.

L'apparition de LA PHALANGE s'étant trouvée retardée, nous faisons paraître à la fois les numéros de Janvier et de Février en une seule livraison, qui contient DOUZE feuilles au lieu de DIX. Les numéros de Mars et d'Avril paraîtront également en une seule livraison.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JANVIER-FÉVRIER 1845.

I. INTRODUCTION. — Système des développements de l'École sociétaire. — BUT GÉNÉRAL. — Identité du but de l'École sociétaire avec le But du Christianisme et celui de la Philosophie. — BUT SPÉCIAL. — Conditions de la Réalisation. — DÉVELOPPEMENTS PROGRESSIFS DE L'ÉCOLE. — RÉALISATION.	IV. INCERTITUDE des Sciences expérimentales : Physique, Chimie, Zoologie, Botanique, Anatomie, Physiologie, par VICTOR MEUNIER.
II. PUBLICATION DES MANUSCRITS DE FOURIER. Section ébauchée des trois Unifiés externes.	V. LA GUERRE DES PAYSANS, par A. WEILL.
III. LA QUESTION RELIGIEUSE. — Incohérence universelle des Dogmes. — De la Révélation intégrale : <i>La Nature, l'Âme humaine, le Verbe.</i> — Du dogme de l'Unité progressive. — La Loi sérielle, clef de toute révélation. — Ap-	VI. BIBLIOGRAPHIE. — L'INDE sous la domination anglaise, par M. le baron BARCHOU DE PENHOEN. — L'UNIVERS EXPLIQUÉ, par CHAUBARD. — LES CRÈCHES, par M. MARBEAU.
	VII. DOCUMENTS PHALANSTÉRIENS. — Adresse des Phalanstériens des États-Unis. — Réponse.

INTRODUCTION.

SYSTÈME

DES

DÉVELOPPEMENTS

DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

L'École Sociétaire entre aujourd'hui, par la publication de la *Revue de la Science sociale*, dans une phase de son développement, qu'elle n'a pas mis moins de dix années à préparer. D'aujourd'hui seulement, en effet, l'École possède, du moins en minimum, UN SYSTÈME COMPLET DE PUBLICITÉ : un Journal quotidien, une Revue et une Librairie...

Pour faire connaître ce que doit être la nouvelle *Phalange*, nous devons rappeler ici le but de l'École Sociétaire, jeter un coup d'œil rapide sur son passé et son état actuel, sur les forces dont elle dispose, et les moyens qu'elle entend employer pour mener à bien sa mission. Un pareil examen permettra seul de déterminer la fonction spéciale du nouvel organe de l'œuvre de l'École.— Ces inspections sur le système des moyens d'action, ces retours aux questions fondamentales et au but supérieur, ne sont d'ailleurs pas sans importance. En maintenant dans la masse le sentiment du but collectif, en le rappelant à ceux qui se laisseraient aller à l'oublier, en rassurant ceux qui craignent que d'autres ne le perdent de vue dans les labeurs de tous les jours, ils font l'office du diapason sur lequel tous les instruments se mettent au ton uni-

taire, du drapeau qui rallie dans un même mouvement tous les soldats d'une même cause.

I

BUT GÉNÉRAL DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

Ce qui caractérise essentiellement l'École Sociétaire, c'est la *foi* commune de ses membres à l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, considérée comme loi de Destinée providentielle, et la *volonté* de travailler à la réalisation de cette formule sainte dans l'humanité. — L'Association Universelle, tel est donc le but général de l'École Sociétaire.

C'est, en effet, de ce but que notre École a tiré son nom ; c'est à ce but qu'elle subordonne toutes ses idées, toutes ses vues, tous ses efforts. Tout ce qui est dans la voie de ce but, elle l'accepte : tout ce qui se trouverait y être contraire, fût-ce dans son propre bagage, fût-ce dans les écrits de FOURIER, son fondateur, elle est prête à le condamner, et n'attend, pour le faire, que la preuve de cette contradiction.

Mais, pour ne pas laisser la porte ouverte à des interprétations vagues ou vicieuses sur les tendances de l'École, nous devons immédiatement définir avec quelque précision l'idée qu'elle attache au mot Association.

Par Association, nous entendons : « Un concours harmonique d'êtres » actifs et intelligents, formant librement union et société pour créer » les conditions du développement de leurs destinées individuelles et » collectives, et constituant entre eux des rapports tels que l'unité d'ac- » tion où l'accord général soit maintenu par la volonté libre, par le » concert spontané de toutes les activités ; — de telle sorte que l'ordre » absolu de l'ensemble coexiste avec l'indépendance absolue des par- » ties, et que le développement de l'activité totale se maintienne à son » maximum d'énergie, toutes les virtualités partielles apportant pas- » sionnement la plénitude de leurs forces à l'œuvre collective. »

Notre définition sera complète si nous faisons observer que l'Association, ainsi formulée, postule évidemment deux conditions capitales sans lesquelles il serait puéril de la croire possible et durable avec les hommes tels que la nature les fournit sur cette terre. Ces deux conditions, *sine quâ non* chacune, sont relatives, — la première à la *Production collective* des moyens du développement de la destinée des Êtres associés, en d'autres termes, à la création des richesses, des valeurs et des avantages sociaux de tous genres, au système du travail ; — l'autre, à la *Répartition individuelle* de ces valeurs de toute nature, c'est-à-dire au système suivant lequel se fera l'attribution à chacun

de la part qui lui revient dans les avantages sociaux de tous les ordres créés par le concours collectif.

En effet, pour que l'Association, telle que nous l'avons définie, se maintienne et se développe; pour que les associés concourent toujours au travail social de toute la plénitude de leur virtualité, et sans aucune espèce de contrainte physique ou morale, directe ou indirecte, active ou passive, il faut évidemment : 1^o Que le système organique de la Production sociale ait puissance de créer les attraits les plus énergiques pour l'exécution de toutes les fonctions; 2^o Que le système de la Répartition des avantages sociaux de tous les genres (valeurs, grades, dignités, titres, positions, etc.) les distribue aux associés, suivant des lois de justice individuelle et d'intérêt commun, tellement rigoureuses et tellement évidentes, qu'elles aient, sans réserve et sans réclamations possibles, le plein assentissement de tous les associés.

Telles sont les deux conditions capitales, souveraines, absolues du problème de l'Association humaine, les deux grandes énigmes que le génie de l'homme était appelé à résoudre pour atteindre enfin le but de tous les efforts instinctifs de l'humanité : la coexistence de l'Ordre avec la Liberté dans la société, ou, plus explicitement, *le plein développement de toutes les Individualités spontanément et légitimement ordonnées dans l'Unité absolue de l'Espèce* (1).

Ces deux problèmes sont indissolublement liés l'un à l'autre; la solution du second (équité dans la Répartition de tous les avantages sociaux) est évidemment elle-même la condition supérieure et formelle de la solution du premier (concert passionné des individus pour la Production des avantages sociaux). Ils forment le nœud de la question sociale. Ceux qui parlent Économie sociale et Socialisme sans poser et résoudre *organiquement* ces deux problèmes, ou qui les résolvent *au sentiment*, ceux-là ne comprennent pas encore les conditions fondamentales de la question sociale, les conditions du libre

(1) Le sens de cette formule, qui est l'expression de la composition systématique de tous les êtres à l'état normal, est très facile à comprendre par l'aspect d'un système solaire ou stellaire quelconque. Les astres qui forment un système, un groupe, une série, ou qui constellent ensemble, n'obéissant dans tous leurs mouvements qu'aux *attraits* qu'ils éprouvent les uns pour les autres, offrent l'image d'une société ou d'un système parfaitement unitaire et mesuré, dont l'harmonie se conserve par un acte, incessamment renouvelé, du plein attrait réciproque ou du libre arbitre de tous ses éléments. Ces éléments systématiques, ces individus sociaux, sont parfaitement unis et en même temps parfaitement libres et indépendants. Nous démontrerons ailleurs que cette loi est celle de l'état normal des êtres. L'ordre universel ne subsiste que par elle dans son ensemble et dans ses parties, l'Attraction étant la seule force élémentaire et primitive de la vie, et tous les êtres vivants n'étant autre chose que des *constellations* de divers titres et de diverses puissances, dont les éléments s'appellent molécules ou monades, hommes, astres, tourbillons, univers, binivers, etc.

concours et du plein accord des *individualités* dans la *collectivité*.

Beaucoup d'esprits, au reste, n'admettent pas encore la possibilité de cette coïncidence absolue et permanente de la liberté et de l'ordre dans la société; de ce plein assentiment de l'individu au système social; de ce concours volontaire et passionné de toutes les parties dans le concert général; de cette parfaite ordonnance du système et de l'indépendance parfaite de tous les éléments qui les composent: en un mot, de l'union hiérarchique et volontaire des individus, des familles, des peuples et des races dans l'harmonieuse et vivante synthèse du grand Être humanitaire. Beaucoup d'esprits croient encore aujourd'hui qu'entre l'individualité et la collectivité il existe un antagonisme essentiel et fatal, et il leur paraît plus que chimérique de supposer qu'en aucun état de choses imaginable, à la plus haute énergie et à la plus parfaite indépendance de la personnalité des éléments sociables, puissent correspondre jamais la plus grande énergie et la plus grande unité de la sociabilité. Nous n'essaierons pas aujourd'hui de détromper ceux qui pensent ainsi, et de leur montrer que ce qui leur semble une conception si folle est la loi normale, universelle et nécessaire de la nature. Nous dirons seulement que cette folie est la croyance formelle de l'École Sociétaire, et que cette croyance n'est pas seulement pour elle une foi, mais bien une certitude scientifique, une pleine évidence, et qu'elle détermine son but d'activité.

IDENTITÉ DU BUT DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE AVEC LE BUT DU CHRISTIANISME
ET CELUI DE LA PHILOSOPHIE.

Or, il n'est pas inutile de faire remarquer ici que ce but était l'objet même de la doctrine prêchée il y a dix-huit cents ans aux hommes par le Christ. Sans doute l'Église a perdu longtemps de vue cet objet suprême de la mission de Jésus; sans doute, chancelant sans cesse au sein de la subversion sociale, comme Moïse au désert, le Christianisme a longtemps douté de la Terre Promise. Il a fait plus que douter, il a désespéré, et, désespérant de réaliser jamais ici-bas « le Royaume de Dieu et sa justice », il a relégué Dieu, son royaume et sa justice, hors de ce monde; il n'a su donner à la doctrine de la Rédemption et du Salut de l'humanité qu'une interprétation étroitement individuelle, exclusive de ce monde, et directement négative du premier attribut de Dieu, l'intégralité et l'universalité de providence. Mais l'étroitesse de foi et d'intelligence dont les diverses églises chrétiennes ont pu faire preuve jusqu'ici ne prouve rien, sinon que le Christianisme a demandé, comme toute chose vivante, du temps pour se développer, grandir et porter ses fruits. Il n'est plus renfermé seulement — aujourd'hui — dans

les formules des diverses orthodoxies ; il a pénétré l'esprit vivant de l'humanité. L'église catholique elle-même, en ce temps-ci, ne saurait se flatter de renfermer autant de christianisme en son sein qu'il y en a en dehors d'elle, et c'est pour cela que cette église a tant perdu de terrain dans l'humanité, et qu'elle ne conduit plus les peuples. — Les apôtres de l'Association sont les vrais chrétiens du dix-neuvième siècle ; c'est avec eux qu'est aujourd'hui l'esprit du christianisme.

On dira donc de la doctrine sociétaire ce qu'il plaira ; on la taxera, si l'on veut, d'impiété, d'irréligion, d'immoralité, d'antichristianisme : il n'en restera pas moins certain que l'École Sociétaire, en affirmant l'union prochaine de l'humanité, l'avènement sur la terre du Royaume de Dieu et de sa justice, où tous les biens seront donnés par surcroît ; en se dévouant au but suprême et unique de la mission du Christ, la réalisation de l'Unité de l'humanité avec elle-même et avec Dieu ; en apportant enfin au monde l'interprétation sociale de la Rédemption et la grande loi du SALUT COLLECTIF, qui contient évidemment la loi étroite du salut individuel ; il n'en est pas moins vrai que l'École Sociétaire, dans ces conditions et dans ces termes, est essentiellement chrétienne, et certes bien plus chrétienne qu'aucune des Églises existantes, à chacune desquelles elle serait en droit de demander : « Qu'avez-vous fait du dépôt dont vous aviez charge ? »

En même temps qu'elle est l'expression du vrai Christianisme, du Christianisme de Jésus, la Doctrine de l'Association est encore la vraie conséquence des postulats de la Philosophie moderne ; car elle affirme, comme Destinée essentielle de l'humanité et loi de son développement, cet Ordre social plus ou moins vaguement pressenti et virtuellement invoqué par la Philosophie, où seront reconnus tous les droits, servis tous les intérêts, satisfaits tous les besoins, conquises toutes les émancipations, anéanties toutes les oppressions, et réalisées toutes les libertés et toutes les justices.

En tant que sociale, notre École se caractérise donc avant tout par la conception nette, scientifique, formulée dans ses conditions essentielles, de la Destinée unitaire de l'humanité, c'est-à-dire de l'Association Universelle, hiérarchiquement et librement organisée, depuis les communes jusqu'à la capitale du globe, de manière à ne former sur la terre qu'un seul Atelier, un seul État, une seule Église, une seule Humanité enfin, se gouvernant par le concert de toutes ses forces vives, et manifestant dans sa majestueuse unité les innombrables variétés des races, des peuples, des familles et des individus qui la composent.

En même temps qu'elle produit cette conception de l'Harmonie sociale, qu'elle l'affirme et la démontre loi de Destinée, la Doctrine socié-

taire offre et développe les conditions de la réalisation progressive de cet ordre harmonique, et elle en propose la vérification par voie d'expérience.

Si donc nous établissons la légitimité absolue de notre but, l'Association libre et hiérarchique des individus, des familles et des peuples; si nous n'entendons soumettre la légitimité de cette donnée à aucune condition extérieure, à aucune sanction, à aucune autorité humaine, nous subordonnons à ce but le système entier de nos moyens de réalisation. Nous avons certes acquis pour nous-mêmes la certitude de la valeur scientifique de ces moyens, déduits des lois naturelles de l'Attraction et de la Série, découvertes par Fourier; mais nous n'entendons en aucune façon imposer nos convictions à la société; nous ne cherchons en aucune façon à les réaliser, comme les partis leurs idées, par le pouvoir qui décrète, par la loi qui oblige. Nous proposons à l'humanité de les accepter à bon escient, après études consciencieuses, débats contradictoires, et, finalement, après des expériences décisives.

Par la même logique de subordination des moyens au but, l'École sociétaire n'entend pas se cantonner dans son fort sans en sortir; elle ne refuse à *priori* la discussion d'aucun système d'Association différent de celui qu'elle propose, — si tant est qu'on en puisse présenter qui soient autre chose en réalité que des réductions ou des déformations de celui-ci (1). Nous sommes donc prêts, ainsi que nous l'avons déjà exprimé plus haut, à accepter toute proposition extérieure qui nous serait démontrée condition de l'Association, comme aussi à retrancher et à rejeter de notre propre bagage théorique tout élément dont on démontrerait l'incompatibilité avec ce grand but de l'humanité, qui est pour nous le critérium suprême de la Vérité sociale et de toute Moralité. — On manifesterait difficilement des dispositions plus larges, plus rationnelles et moins exclusives.

Ceci établi comme Déclaration, nous allons examiner, aussi brièvement que possible, le but spécial et le système des moyens d'action de l'École. Ici nous devons prévenir le lecteur que ce qui va suivre est une communication tout spécialement adressée à l'École Sociétaire, et dans laquelle nous n'avons pas craint d'employer le langage technique de la Théorie.

(1) Il est facile de démontrer que la formule sériaire, qui est la pierre angulaire, la loi unique du système sociétaire, est la formule générale de l'Organisation dans la nature. C'est pourquoi il est à *priori* certain pour nous que, toute proposition, qui n'est pas une négation absolue de l'Organisation, rentre plus ou moins dans la formule sériaire, et n'en est qu'une application particulière incomplète ou faussée.

II

BUT SPÉCIAL DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

La réalisation de l'Association de l'humanité, pour l'accomplissement de ses Destinées individuelles et collectives, tel est, avons-nous dit, notre but social supérieur.

La vérification expérimentale du Système Sériaire, que nous présentons comme solution véritable du problème de l'Association, tel est le but spécial de l'École.

L'Idée sociétaire est animée d'une telle virtualité d'incarnation, qu'à peine pourvue de quelques éléments d'action, son premier mouvement fut de s'élançer dans le champ de la pratique. Passionnée pour son idéal sublime, l'École naissante se mit à l'œuvre, convaincue que, dans la poursuite d'un but aussi grand, d'une expérience aussi importante au progrès et au bonheur de l'humanité, les secours allaient lui venir de toutes parts.

C'était une illusion. Les secours ne vinrent pas. Les premières ressources s'épuisèrent à l'achat de la terre; l'œuvre ne put être continuée, il fallut y renoncer avant d'avoir pu en jeter les fondements (1). Entre temps, la propagation, délaissée et sacrifiée à l'espoir d'une réalisation prématurée, fut désorganisée : ses éléments se dispersèrent.

Il ne faut point regretter aujourd'hui cet échec. L'enfant n'apprend pas à marcher sans tomber. Ce faux pas fut pour l'École une révélation. Il changea sa fougue *aveugle* en fougue *réfléchie*; il lui ouvrit les yeux sur toutes les questions pratiques de la réalisation; il lui montra nombre de difficultés auxquelles elle n'avait pas même songé. Dès ce moment, la route de la réalisation fut éclairée. On comprit vite que l'Idée sociétaire, comme toute autre idée, ne peut enfanter qu'à la condition d'avoir atteint l'âge de la force et de l'enfement; que vouloir la faire produire prématurément, c'est vouloir des avortements, c'est affaiblir sa vitalité par des crises, et compromettre gravement l'avenir. Il fut donc bien reconnu par tous les esprits que l'Idée, pour parvenir à s'incarner glorieusement dans un Fait social, fort et puissant, capable de la manifester dignement au monde et d'imprimer au genre humain la

(1) On a beaucoup dit et répété que le système sociétaire avait été essayé à Condé et ailleurs, et que l'expérience l'avait condamné. Rien n'est plus faux, et rien n'a fait plus de mal à la cause que cette fausseté. Loin qu'il ait jamais été exécuté, nulle part encore n'ont été seulement rassemblés et coordonnés les éléments essentiels et préparatoires d'un semblable essai.

transformation qu'elle a la gigantesque et légitime prétention d'opérer, devait d'abord se faire elle-même forte et puissante. Ce principe se traduit par des *Conditions de Réalisation* dont nous rappellerons ici les quatre principales et la pivotale :

CONDITIONS DE RÉALISATION.

Tout effort de Réalisation doit être subordonné à la possession par l'École des éléments suivants :

1° Un *Projet d'exécution* complètement étudié, calculé et arrêté dans ses bases architecturales, agricoles, administratives et financières; — les tentatives entreprises à l'aventure, dans un ordre de faits aussi nouveaux, sans cette condition préalable, auraient, pour échouer, neuf chances sur dix;

2° Des *Ressources financières réalisées*, supérieures aux prévisions des devis estimatifs: — les expériences industrielles les plus simples entraînent toujours des dépenses qui dépassent les calculs; il y aurait folie de ne pas tenir compte de cette considération en mettant la main à l'expérience d'un grand mécanisme social;

3° Un *Personnel* capable de conduire habilement et l'organisation et la manœuvre des expériences sociétaires;

4° Une *Force de position acquise* suffisante pour protéger, contre toutes les malveillances, tous les préjugés et toutes les entraves d'en haut ou d'en bas, le berceau où l'École élèvera le fruit de ses entrailles, l'incarnation de son Idée.

A ces quatre conditions capitales qui ne concernent que l'acte de la Réalisation proprement dit, il faut en ajouter une autre d'un ordre supérieur et pivotale qui concerne l'existence même de l'École: c'est que l'École ne peut et ne doit pas entreprendre la réalisation pratique de son Idée, même dans les conditions principales ci-dessus indiquées, qu'autant que ces conditions pourront être obtenues sans désorganiser, détruire ou même affaiblir l'École elle-même et l'œuvre de la propagation directe de l'Idée et de son développement dans le monde.

Si une fée bienfaisante prenait sur elle de préserver le fait d'une première expérience des mille accidents, indépendants de la théorie, qui peuvent compromettre ou tuer ce fait; si elle nous garantissait qu'aucune cause extérieure ne troublerait l'essai; que l'expérience elle-même serait parfaitement conduite; qu'aucune faute n'y serait commise; que rien d'imprévu ne surgirait: il n'y aurait pas à hésiter. Dès que nous serions certains de donner à la Vérité une forme vivante, réalisée, visible, à l'abri de tout accident, de tout mécompte, il faudrait se

hâter de porter toutes nos forces sur le champ de la réalisation et livrer à la subversion sociale une bataille décisive. — Mais, en l'absence de la fée, il serait fort absurde qu'une grande École, qui croit avoir dans les mains l'avenir du monde, qui se développe dans le domaine des idées avec une puissance toujours croissante, dont les principes ont imprimé aux esprits un mouvement d'une force irrésistible, et qui a pris évidemment la tête de colonne dans la ligne où marche l'esprit humain; il serait trop absurde qu'une pareille École compromît une pareille position, un pareil mouvement, un pareil avenir, en laissant là tout à coup l'œuvre de ses manifestations intellectuelles, de ses conquêtes incessantes, en abandonnant la grande route ouverte par de pénibles travaux, sur laquelle elle marche victorieusement, pour attacher son sort aux chances d'un fait contingent, d'une expérience entreprise dans des conditions où le succès serait très-problématique. — Cela n'est pas admissible.

Affaiblir ou abandonner la propagation de l'Idée dans le monde pour vaquer à une Réalisation, ce serait retirer la nourriture, l'accroissement de force et de vie à l'Idée, au moment même où, devant entrer en gestation, subir un enfantement laborieux et produire un Fait, la nourriture et l'accroissement de vie lui seraient plus indispensables que jamais.

Dès que l'École, au contraire, est en état d'entreprendre les travaux de la Réalisation sans cesser, sans diminuer même son travail de développement et de conquêtes, l'œuvre de la Réalisation est ASSURÉE. — La raison en est simple.

En effet, cette œuvre n'a plus seulement à son service des forces limitées et finies, qu'un premier échec aurait pour résultat infaillible de débander, de décourager et d'anéantir. Si elle rencontre sur son chemin des difficultés, si l'expérimentation amène, comme il serait singulièrement imprudent de ne le pas prévoir, des tâtonnements, des remaniements, des mécomptes; les ressources toujours croissantes de l'École y pourvoient toujours. La Réalisation une fois commencée dans de bonnes conditions devient un fait nécessairement progressif, un fait vivant, sans cesse alimenté par l'École, et dont l'entretien et les besoins successifs sont garantis par l'existence même et l'accroissement des forces de l'École. Dans ces conditions, la gestation de l'œuvre peut être plus ou moins longue; mais son enfantement, son éducation et son avènement à bien sont positivement assurés. L'œuvre a une mère qui veille toujours sur elle et qui pourvoit jusqu'au bout à toutes ses nécessités.

Il ne faut pas se le dissimuler, le sort de l'École dépendra de la bataille qu'elle engagera sur le terrain de la Réalisation. Une fois l'œuvre commencée, il faut qu'elle s'accomplisse et réussisse. L'École sociétaire

est aujourd'hui trop sérieusement posée et engagée devant l'humanité : elle le sera beaucoup trop surtout le jour où elle se disposera à faire passer en acte le système que , dans sa légitime audace , elle proclame la loi de Dieu, l'expression de la Destinée, et au nom duquel elle ne craint pas de se porter chaque jour accusatrice contre les vieilles sociétés, leurs défenseurs et leurs pouvoirs : l'École, disons-nous, est trop gravement engagée pour avoir le droit de faillir dans la leçon solennelle qu'elle aura entrepris de donner au monde. Si elle échouait, le monde dirait avec raison aux représentants de l'Idée sociétaire : « Vous étiez » libres de choisir votre temps et votre terrain ; si vous n'étiez pas prêts » pour l'exécution, vous pouviez attendre : vous aviez dans votre propre » passé de quoi vous éclairer sur le danger des tentatives prématurées ; » vous deviez résister aux impatiences et contenir les imprudents. » Si votre panacée sociale avait quelque valeur en elle-même, elle » aurait certes la puissance de se trouver des représentants moins inca- » pables. Votre Système et votre École sont jugés. » Voilà les paroles avec lesquelles on enterrerait pour longtemps l'École découragée, si nous commettions l'immense folie d'en compromettre le développement et l'existence, en provoquant trop tôt l'épreuve qui, faite dans les conditions voulues et conduite avec habileté, force et sagesse, résoudra la question sociale et la Destinée du genre humain.

Eh ! qui donc aurait le singulier orgueil de croire qu'il désire plus fortement cette Réalisation, objet culminant des efforts de tous, que ceux-là mêmes qui ont voué leur vie au lent et pénible travail de la préparation des éléments et à l'accumulation des forces sans lesquelles il y aurait aveuglement à la tenter ? Si l'on savait bien ce qu'il leur en coûte, à ceux-là, pour défricher, labourer et ensemercer les terrains arides, et recommencer patiemment, malgré les pierres et les épines, la tâche de chaque jour, on comprendrait que le temps de la moisson leur tarde un peu plus qu'à ceux qui se croient en droit de les gourmander, en leur disant avec impatience : « Qu'attendez-vous pour moissonner ? » — Qu'attendons-nous pour moissonner ? — Nous attendons que les épis soient mûrs. Le blé qui pousse nous a demandé assez de travaux et de peines, pour que nous soyons peu disposés à le couper ou à le laisser couper en herbe. Nous ne nous soucions pas d'être obligés, par imprudence et impéritie, de recommencer pour la troisième fois le défrichement sur de nouveaux frais.

L'École sociétaire militante en est réduite à recevoir ces étranges critiques, non seulement de quelques unes de ses recrues inexpérimentées, mais encore des indifférents et même de ses propres adversaires. A entendre ces derniers, ils connaissent mieux que nous-mêmes ce qui convient aux intérêts de notre cause ; ils décident avec

aplomb : « que nous ferions beaucoup mieux d'*appliquer nos idées que de perdre du temps à les propager.* » Tous les jours nous entendons cette condamnation sentencieuse, et si nous n'étions touchés de la générosité qui porte des adversaires à offrir eux-mêmes de bons conseils à ceux qu'ils combattent, nous leur répondrions que, pour solides que ces conseils puissent être, ce n'est pas avec ces matériaux-là que nous construirons des Phalanstères.

NATURE DE LA RÉALISATION ET POLITIQUE DE L'ÉCOLE SUR LES QUESTIONS DE TRANSITION.

L'École militante ne veut pas donner le signal d'un engagement décisif avant d'avoir assuré la victoire; elle veut encore moins se laisser engager par des imprudences particulières. Pénélope défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour; mais elle avait ses raisons pour agir ainsi. Le voile de Pénélope ne saurait être notre symbole. Si l'École militante, et ce mot comprend ici tous ceux qui, à des degrés divers, unissent à nos efforts leurs efforts et leurs sacrifices; si l'École militante travaille depuis longues années à l'accroissement quotidien des forces et des ressources de la cause, c'est pour pouvoir, au moment voulu, concentrer ces forces et ces ressources sur une réalisation à laquelle tous devront concourir : — ce n'est assurément pas pour que ces forces se gaspillent dans des entreprises engagées en dehors du mouvement général de l'armée, et contraires à sa direction et à ses plans de campagne.

Que l'influence croissante de nos idées provoque, en dehors de l'École, sans engager nos ressources, des opérations transitoires de toutes sortes et de toute nature : nous devons nous en réjouir et appuyer ces opérations autant qu'il est en nous. Il est très utile qu'il se fonde des établissements comme Mettray, Ostwald, Petit-Bourg et autres, des fermes d'asile, des comptoirs communaux, des ateliers et des maisons sociétaires, etc. Les développements de ces institutions fournissent de précieuses études et donnent des faits à la science. Semons par la propagation tous ces germes dans le monde, rien de mieux; mais n'allons pas, en entreprenant leur culture nous-mêmes, enfouir les ressources qu'il faut réserver pour l'œuvre véritable de l'École, pour une œuvre **CAPABLE D'IMPRIMER AU MONDE UNE IMPULSION DÉCISIVE**, et qui montrera vivantes, à l'humanité, les lois de la Destinée préétablie, **LE RÈGNE DE DIEU, LA SÉRIE** DANS TOUTE SA GLOIRE.

Cette œuvre, pivotale en fait de transformation sociale, est celle que l'École est tenue de préparer et de produire. Elle se rendrait à bon droit ridicule aux yeux du monde si elle appliquait ses forces à des opérations intermédiaires — que l'on conçoit, que l'on exécute même en dehors

d'elle, et dont le succès n'aurait certes rien d'éclatant ni de décisif.

Et ne voit-on pas d'ailleurs que, par le fait même de son développement, l'Idée sociétaire produit réellement toutes ces expériences, et sur une échelle très-large et très-variée? N'existe-t-il pas déjà des établissements directement inspirés, comme Ostwald, par les principes généraux de la théorie, et ne s'en prépare-t-il pas d'autres en divers pays, sans compter les faits industriels qui se modifient chaque jour eux-mêmes au contact de ces principes et dans leur sens?

Fourier, qui savait si sûrement calculer les attractions des phases sociales les unes sur les autres, avait été tellement frappé de la manie qu'il conjecturait devoir, une fois la question sociale posée, s'emparer des esprits en faveur des opérations de garantisme ou de basse association, qu'il détruisit plusieurs cahiers où il avait décrit, avec de grands détails d'exécution, ces procédés intermédiaires! Cette crainte, au reste, est marquée à chaque page de ses écrits, et c'est un des dangers contre lesquels il accumule pour ses disciples le plus de recommandations et de préservatifs.

Ne quittons point ce sujet, fort important pour nous, sans expliquer toute la politique de l'École à l'égard des questions de transition. Cette politique se formule en deux mots. Ces questions, étant les plus voisines des intelligences ambiantes, sont celles que l'École a le plus d'intérêt à traiter devant le monde pour se concilier les esprits et les attirer doucement dans sa sphère d'activité : En propagation, elles sont donc excellentes. — En réalisation, au contraire, précisément parce qu'elles ne sont pas très en avant des idées courantes, elles n'auraient que peu de relief, d'éclat et d'entraînement. D'ailleurs, en répandant abondamment les idées, nous en provoquons à l'extérieur de nombreuses applications qui offrent à la science des expériences utiles, économiques et nullement compromettantes pour l'École. Nous devons donc nous

servir de la discussion de ces questions pour accroître nos forces. — Mais gardons-nous bien d'user ces forces, de les dépenser, de les gaspiller à mesure que nous les acquérons, à des réalisations qui n'exerceraient, fussent-elles heureuses, qu'une faible action sur le monde, et ne lui montreraient pas ce que nous avons pris pour mission de lui montrer, non des économies sociétaires que personne ne conteste, mais les invincibles puissances de la Série, les irrésistibles harmonies des Attractions natives, la loi radieuse des Destinées préétablies.

Le soleil de nos idées avance tous les jours dans la société, nous le répétons, la maturité de ces fruits de transition. Sans y engager ses ressources, l'École aura bientôt peut-être à sa disposition des champs de manœuvre qui ne lui auront rien coûté et où elle pourra essayer, si

cela lui convient, à son aise et sans danger, diverses combinaisons organiques du travail sociétaire. Déjà nous avons reçu à ce sujet d'importantes propositions, que nous ferons connaître si elles prennent consistance et si elles doivent être suivies d'exécution.

Une dernière réflexion enfin, fort importante encore, sur les opérations de transition, c'est que s'il faut moins de conditions pour leur établissement que pour celui d'une expérience véritablement phalanstérienne, non seulement le résultat serait comparativement très-pâle en cas de succès, mais ce succès lui-même est généralement plus difficile à obtenir, — ce qui résulte directement des données de la théorie.

Continuons donc à discuter des questions de transition pour édifier les intelligences ambiantes et les attirer aux principes de l'École par les côtés les plus accessibles ; continuons à provoquer et à encourager vivement autour de nous toutes sortes d'opérations de garantisme ou de demi-association ; mais soyons bien décidés, dans l'École, à repousser toutes les tentatives nouvelles qui auraient pour objet d'entraîner, dans des réalisations qui ne sont pas de nature à avoir l'assentiment général, une plus ou moins grande partie des forces et des ressources qu'il faut accumuler pour les concentrer sur une œuvre collective et décisive.

ÉPOQUE DE LA RÉALISATION.

Mais, demande-t-on, quand donc l'École sera-t-elle en état d'entrer en réalisation ? — Nous répondons nettement que cette question est subsidiaire. Il ne s'agit pas de savoir si l'École sera en mesure de réaliser à tel moment donné : il s'agit de *faire ce qui est nécessaire* pour arriver le plus promptement possible à la réalisation, à une réalisation honorable, sûre, sérieuse. Eh ! quand nous ne serions pas appelés à entrer nous-mêmes dans cette terre promise où nous poussons l'humanité, est-ce que nous devrions, pour autant, lâcher pied et faiblir à la tâche ? Sachons donc tenir nos cœurs à la hauteur de notre mission, et rappelons-nous que la Doctrine dont la garde nous est confiée porte la Destinée du monde ! L'impatience est le caractère de l'impuissance, et la cause de l'Association universelle n'est pas de celles que l'on joue sur une aventure.

Ces réserves posées sur le principe, nous dirons, en fait, que la Réalisation aura lieu QUAND L'ÉCOLE LE VOUDRA ! — Oui, si l'École le VEUT, si elle veut agir par tous ses membres et sur tous les points avec dévouement, vigueur, persévérance et unité, l'heure de la Réalisation peut être très-prochaine. Cela dépend uniquement d'elle, du degré d'habileté, d'intelligence et d'activité qu'elle déploiera dans tous les lieux où elle est représentée par des convictions sérieuses.

En effet, des diverses conditions de Réalisation indiquées plus haut, la première doit être considérée comme parfaitement acquise aujourd'hui, puisque nous avons en main, au centre de l'École, des plans d'exécution étudiés dans toutes leurs branches, et dont l'appropriation spéciale et locale se fera, dès qu'il en sera besoin, avec la plus grande facilité. — Quant aux autres conditions, elles se réduisent toutes à une acquisition de forces suffisantes à l'intérieur et à l'extérieur. Or, nos forces croissent rapidement, et il dépend du degré d'énergie de tous les soldats de notre cause de les développer beaucoup plus rapidement encore. Déjà aux préjugés hostiles, à l'aveugle malveillance, qui longtemps de toutes parts accueillirent nos idées, succède une ère d'estime et de considération. Beaucoup de personnes s'éclairent et deviennent bienveillantes. La sagesse de notre mouvement, l'accroissement de puissance de l'École, le développement de l'Idée comme parti nouveau, comme force d'opinion, comme influence grandissante, ont rapproché considérablement le jour où la société et ses pouvoirs seront assez rassurés et éclairés sur notre but, pour voir nos expériences avec intérêt plutôt qu'avec défiance, et nous inviter même à résoudre pratiquement le problème.

En effet, la question de l'organisation du travail marche à pas de géants, depuis deux années surtout. Une immense transformation s'accomplit dans le monde, et ce mouvement acquiert une force invincible. Déjà notre cause compte, même en dehors de l'École, des serviteurs par légions. Ses adversaires eux-mêmes la servent de tous les efforts qu'ils font pour la combattre. De toutes parts on confesse la nécessité de créer de nouvelles conditions de travail pour les masses, et, comme toutes les manifestations supérieures dont le temps providentiel est venu, la grande Idée, soulevée par Fourier au commencement du siècle, emporte dans son tourbillon non seulement ceux qui l'acceptent, mais encore ceux qui s'efforcent de lutter contre elle, ou ceux qui cherchent à se l'approprier en la dénaturant plus ou moins.

Que rencontre-t-on aujourd'hui dans les livres sérieux, dans les revues, dans les journaux les plus réfractaires au progrès? La discussion des problèmes du Travail, de l'Association, de l'Émancipation sociale ne se greffe-t-elle pas, bon gré, mal gré, sur toutes les branches du Verbe de l'humanité? N'envahit-elle pas avec une énergie toujours croissante la poésie, la littérature, la science, le journalisme, la tribune et jusqu'à la chaire catholique elle-même? L'objet de cette discussion ne prend-il pas de jour en jour enfin, et avec une puissance formidable, le caractère de problème suprême du monde moderne? — Eh bien! quand le monde se pose à lui-même de plus en plus énergiquement son problème d'existence; quand il le pose sur tous les points, par toutes ses virtualités, par les voix qui attaquent aussi bien que par celles qui défendent, croit-on

qu'il puisse longtemps tarder à vouloir, à réclamer, à exiger la solution ?

Eh ! bon Dieu ! les adversaires les plus déterminés du mouvement qui s'opère se regarderont, plus tôt qu'ils ne le pensent, comme fort heureux de pouvoir attirer sur le terrain d'une pratique inoffensive, en favorisant les expériences sociétaires, ce torrent des idées nouvelles qui grossit d'heure en heure ; car il faudra bientôt songer à détourner les eaux pour les utiliser, si l'on ne veut pas qu'elles brisent tout sur leur passage ! Continuons donc à édifier le monde sur le but de nos efforts, et soyons patients. — S'il est un temps qui approche, c'est assurément le nôtre. L'esquif qui porte le pavillon de l'Association et la Loi de la Destinée a désormais pour lui le flot, le vent, et les étoiles. On commence à avoir intérêt à nous ménager ; on aura bientôt intérêt à favoriser nos efforts.

Si nous passons à la condition relative aux ressources financières, il ne faut pas craindre d'avouer que l'École n'a pas encore en capital liquide et disponible la somme de QUATRE MILLIONS exigée, d'après les devis des études, pour la plus facile et la plus économique des vérifications *décisives* de la loi sériaire (la *Phalange miniature* à quatre cents enfants et cent dix grandes personnes).

Mais au train dont marchent la question sociale et les conquêtes de nos principes, il ne faut pas concevoir de grandes inquiétudes à cet égard. Quand l'École aura atteint l'équilibre de ses recettes et de ses dépenses ; quand son existence sera solidement et normalement assurée par la vitalité de ses organes, elle se trouvera suffisamment influente, riche et forte pour réaliser rapidement ce capital, base indispensable de l'opération pratique.

¶ En somme, une fois les développements de l'École garantis par ceux de ses trois organes essentiels (la Librairie, le Journal quotidien et la Revue), nous croyons que tous les obstacles seront levés, toutes les conditions obtenues. Nous sommes bien résolu à faire l'appel de Réalisation aussitôt cet état normal établi, et à passer à l'œuvre aussitôt le capital de l'appel couvert. Or, une activité *simultanée et soutenue* de tous les amis de notre cause, déterminerait promptement, nous le répétons, un pareil résultat. La Librairie Sociétaire s'est développée à grands pas depuis la fondation de la *Démocratie Pacifique* ; son mouvement a dépassé nos prévisions. La *Phalange* fera à peu près, nous l'espérons, ses frais spéciaux dès cette année. Reste donc le journal, pivot d'action et d'influence extérieure, lien de l'École et de ses idées avec la société ambiante, arme offensive et défensive, *porte-respect*, si l'on veut nous passer ce mot, de la Théorie et de l'École, en même temps qu'instrument quotidien de publicité pour toutes les manifesta-

tions de nos principes. Que les hommes de cœur auxquels ces grands principes sont chers nous secondent vigoureusement de toutes parts, qu'ils nous fournissent les moyens d'exercer nous-mêmes une impulsion plus efficace et plus énergique, et bientôt les convictions, conquises à divers degrés de science et d'ardeur, seront assez nombreuses et la clientèle du journal suffisamment élargie, pour que l'ensemble des organes nécessaires à l'expansion et à la défense de la cause forment un corps vivant, capable de se sustenter et de se développer par son activité propre; et les conditions d'une réalisation certaine — et dépourvue de danger pour l'École — seront positivement acquises.

Il ne faut pas se dissimuler que cette marche régulière, sûre, *qui force la victoire*, ne saurait satisfaire au même degré tous les caractères. Les uns voudraient que l'on renoncât à se préoccuper de toute pensée de Réalisation, car ils ne croient la Réalisation possible qu'après la conversion générale des esprits et la transformation universelle des idées sociales par l'impulsion intellectuelle de la Doctrine. D'autres, natures impatientes, courages bouillants, toujours prêts à engager la bataille et à faire feu avant l'ordre, se précipiteraient dans les essais les plus chanceux, et joueraient volontiers l'existence même de l'École sur l'espoir décevant d'une Réalisation qui leur semble la chose du monde la plus simple, la plus facile et la plus infaillible. — Il y a des dissidents dans toutes les causes, et nous n'attribuons qu'à l'Ordre harmonien la propriété de satisfaire tous les esprits.

Ces deux dispositions sont évidemment, à nos yeux, l'exagération en sens opposé des deux principes qui doivent combinément gouverner la marche de l'Idée que l'École s'est donnée la grande et glorieuse mission de conduire au triomphe : le principe énergique de l'action matérielle, de la bravoure dans le combat, et le principe arbitral et distributif de l'intelligence, qui prévoit, calcule et dispose les conditions sans lesquelles les armées les plus braves se font infailliblement battre.

Que l'École se jette dans des aventures de Réalisation avant d'avoir assuré son existence, et s'expose à y périr, cela est absurde et elle ne le fera pas. Mais qu'une fois assise dans des conditions de vie régulières, une fois son *minimum* et son avenir garantis par les ressources de son œuvre de propagation, de son travail d'accroissement; que l'École, dans cette position, attende la conversion du monde par la doctrine, pour donner au monde la démonstration pratique de celle-ci, cela nous paraîtrait plus absurde encore. Que la société ambiante croie ou non d'avance à la puissance et aux merveilles de l'organisation sériaire, peu nous importe! Nous y croyons, nous; nous connaissons l'irrésistible virtualité de cette organisation, et toute la question se réduit à gagner

les moyens de la manifester sans exposer dans un enfantement prématuré la vie de l'École.

Quoi donc ! nous pourrions, sans compromettre la marche conquérante de l'Idée dans le monde, en organiser l'incarnation dans un fait ! nous posséderions les ressources suffisantes ; nous serions assurés, par notre force acquise, de la protection ou tout au moins de la neutralité du pouvoir social ; nous aurions la faculté de construire notre mécanisme, de l'expérimenter, de le modifier, de le perfectionner jusqu'à parfait fonctionnement, et nous attendrions pour mettre la main à l'œuvre que la société extérieure fût toute imbue de nos idées ! Nous reculerions devant une application dont nous serions maîtres, sous prétexte que les esprits ne seraient pas assez préparés à l'accueillir ! Les esprits ? — Il faudra bien que les esprits se rendent quand les yeux verront.

Pour nous, nous ne voulons pas plus de la prudence à l'état de pusillanimité, que du courage à l'état de témérité, d'aveuglement et d'indiscipline. Nous avons travaillé longuement, durement, patiemment à créer à l'Idée sociétaire une Force vivante, à lui former des hommes, des ressources, des relations, des alliances, des organes, une armée ; à fonder enfin une École puissante, un parti toujours grossissant, capable de maintenir et de défendre le drapeau de l'Idée, d'en étendre chaque jour les conquêtes, et de lui livrer le plus promptement, le plus sûrement et le plus honorablement possible la domination du monde qui lui est promise. Le développement de cette École militante, de ce parti de l'Association, de cette force vivante enrôlée au service de la loi des Destinées et du salut du monde, est la condition première et fondamentale du triomphe de la cause. Le développement de cette force est identique avec le développement de la cause. Une réalisation, des expériences sociétaires, ne sont, comme la création d'un organe nouveau, comme les publications de divers ordres, que des manifestations de cette force vivante, des actes de cette puissance, des opérations entreprises par ce parti pour répandre ses convictions, son idée, et marcher à son but, l'établissement de l'ASSOCIATION UNIVERSELLE. — En conséquence, la politique de ce parti est bien simple, et se dit en deux mots. Elle consiste, d'une part, à ne procéder à des actes nouveaux, à des entreprises nouvelles qu'à la condition d'être assez fort pour dominer ces actes, gouverner ces entreprises et les mener à bonne fin : et d'autre part à ne jamais rester en arrière des choses à faire, dès que les conditions voulues sont remplies. Que l'École donc travaille incessamment à se faire puissante, qu'elle ne compromette jamais son existence, qu'elle emploie toujours la plénitude de ses forces : à ces conditions, elle est sûre de vaincre le vieux monde, et, à sa grande satisfaction à lui-même, de le vaincre dans un temps peu éloigné.

III

DÉVELOPPEMENTS PROGRESSIFS DE L'ÉCOLE.

Le but spécial d'activité de l'École et les conditions de la Réalisation qu'elle se propose étant déterminés, jetons un coup d'œil sur son système d'activité. Ce système a été souvent exposé et expliqué, mais les choses que l'on ne répète pas plusieurs fois sont sujettes à tomber en oubli; et d'ailleurs il arrive tous les jours de nouvelles recrues qu'il faut mettre au courant des vues de l'École et de ses opérations. Nous rappellerons donc brièvement l'histoire de la formation successive des éléments de la publicité de l'École, nous préciserons le caractère des différents organes qui doivent en composer le système, et nous donnerons la théorie complète du mouvement général de la cause. La fonction spéciale de cette *Revue* se trouvera ainsi parfaitement déterminée.

PROPAGATION ORALE.

Le développement d'une doctrine se fait, dans les temps modernes, par deux voies distinctes, la propagation orale et la presse.

La propagation orale commence à la conversation individuelle et finit à la chaire ou à la tribune. Cette propagation est le fait et le devoir de tous; tous les hommes dévoués à une idée, à une doctrine, doivent se donner pour tâche d'agir continuellement par la parole sur la sphère qui les environne; c'est à cette propagation incessante, à répandre et à vivifier les travaux de la propagation écrite, à les commenter, à en tirer continuellement parti pour l'extension progressive de la cause.

Malheureusement cette propagation n'est encore trop souvent chez nous, ni assez active ni assez patiente; on oublie trop facilement dans l'École, qu'on n'a pas soi-même, à toutes les époques, compris et accepté la Théorie, et l'on repousse, et l'on dispute trop fréquemment là où il faudrait bien plutôt attirer et expliquer.

Les habitudes de discussion cassante et hostile ont eu leurs raisons d'être et leur légitimité chez nous. Quand le nom de Fourier était encore moqué ou insulté de toutes parts, quand les grandes vérités qu'il a révélées au monde étaient bafouées, traitées comme d'insignes folies, il fallait bien que l'École se défendit violemment, frappât ferme et mordit fort. Nous ne croyons pas qu'elle ait à se repentir des coups qu'elle a donnés. Ces coups l'ont fait respecter, et certes nous ne pré-

tendons pas qu'aujourd'hui même elle doive s'abstenir de toute exécution. Mais ce n'est pas la question.

Aujourd'hui le monde est plein de gens qui **DÉSIRENT CONNAITRE** la Théorie, dont l'esprit est excité sur ce grand objet, et qui, pourtant, ne sauraient admettre à première vue des idées qu'il faut du temps pour saisir et comprendre. Ces personnes, ne les rebuons pas en discutant contre elles, en voulant les forcer à accepter immédiatement ce qu'elles ne peuvent digérer qu'après une suffisante trituration. Ceux qui savent doivent tenir compte de l'ignorance et des préjugés de ceux qui ne savent pas, considérer qu'ils ont acte d'éducation à faire, que la patience et la bienveillance sont les premières qualités de l'enseignement, et, en outre qu'il n'y a pas de pire enseignement que celui qui prend le ton doctoral.

Ah ! si, sur tous les points, les amis de nos idées entreprenaient la conversion de tant de bonnes natures, aujourd'hui privées de fortes croyances, et qui ne demanderaient pas mieux que de ranimer leur foi aux belles et lumineuses clartés de notre Doctrine ; s'ils conduisaient l'éducation des néophytes avec une ardeur habile, un zèle patient et bienveillant, évitant soigneusement de fatiguer et de piquer, se pliant aux préjugés, se mettant à la portée de la faiblesse ; éveillant les bons instincts, touchant les bonnes fibres du cœur, cherchant et montrant toujours les points d'accord de la doctrine avec les opinions et les sentiments des interlocuteurs, au lieu de faire vibrer plus ou moins aigrement les dissonances ! Si dans toutes les localités à la fois on travaillait ardemment les esprits en faisant partout, ainsi, de la conciliation, de la persuasion, de l'apostolat intelligent, au lieu de se mettre en ton de cabaliste ; avec quel surcroît de puissance ne marcherait pas tout-à-coup cette grande cause, dont le mouvement est déjà si fort, à laquelle est dévolue la régénération du monde !

Nous ne saurions trop insister sur ce fait dont nous supplions nos amis de se pénétrer profondément eux-mêmes, à savoir que la *propagation individuelle* a un rôle immense à jouer, et que les esprits sont aujourd'hui excités, ébranlés et préparés de telle sorte que cette action peut amener rapidement des résultats prodigieux, *si tous les partisans de la cause font habilement et vigoureusement leur devoir.*

Que la nouvelle phase dans laquelle entre l'École soit donc marquée par un nouveau degré d'énergie, par une nouvelle expansion d'activité extérieure ; que dans chaque localité on sache agir, édifier les consciences et conquérir les intelligences et les cœurs ! Courage donc ! Servons-nous de nos armes, chaque jour plus nombreuses dans l'arsenal de l'École, et que chacun combatte à son poste comme si le sort de la campagne était entre ses mains ! A ce prix la victoire sera prompte.

Nous comptons sur cette recrudescence d'activité universelle, sur cet élan de tous les éléments intégrants de l'École. Il faut que chacun de ceux de la cause qui lisent cette communication la considère comme un *ordre du jour d'entrée en campagne*, se pénètrent du sentiment de l'action collective et agissent immédiatement en conséquence. Nous avons élaboré depuis long-temps des mesures qui nous permettront à nous-mêmes d'imprimer graduellement et partout à la propagation ce caractère et cette activité qu'elle a déjà sur quelques points et qu'il est si désirable de lui faire acquérir universellement. L'une de ces mesures, la première, la plus importante, est certainement celle qui consiste à entretenir continuellement des missions du centre dans les localités, à organiser des cours et des expositions à divers degrés de publicité, et à faire circuler dans l'École une vie plus énergique et plus unitaire. Mais l'application de ces mesures dépend de plusieurs conditions et avant tout de la force du centre lui-même. Un foyer n'éclaire et n'échauffe qu'en proportion de sa puissance, et pour rayonner vigoureusement il faut qu'il soit vigoureusement alimenté.

Il faut donc que le prosélytisme Sociétaire se mette en devoir de se développer fortement, et par son activité propre, sur tous les points. Eh ! quoi donc ? est-ce que la disposition des esprits et l'accumulation des instruments de propagation dus à quinze années de travaux acharnés ne rendent pas l'œuvre de conversion et de conquête mille fois plus facile aujourd'hui dans chaque localité, qu'elle ne l'était, il y a quinze années, quand on l'a commencée ? Tant de questions élaborées, tant de voies de transition ouvertes, tant de méthodes d'enseignement produites, et les retours de l'opinion, les témoignages honorables, les positions prises, tout cela ne rend-il pas aujourd'hui la tâche relativement bien facile ! Il n'y a, partout, qu'à VOULOIR, à bien VOULOIR, à VOULOIR comme ont VOULU ceux qui ont pris l'Idée au fond des arrières-magasins, où pourrissaient la *Théorie des quatre mouvements* et le *Traité de l'Association*, et à manier avec vigueur et habileté les instruments nombreux, puissants, que l'École possède aujourd'hui.

Quand, pour entamer les conversions, on dispose, en transitions, de toutes les voies ouvertes par les travaux de l'École, et, en action directe, d'écrits tels que le *Petit cours de Politique et d'Économie Sociale*, l'*Exposition Abrégée du Système Phalanstérien*, l'*Organisation du Travail* de Briancourt, et *Solidarité*, sans en nommer dix autres ; quand on peut s'aider d'écrits aussi courts, aussi clairs, aussi faciles à faire lire, aussi propres à fournir texte à de féconds enseignements et assez variés pour faire engrenage avec toutes les natures, si l'on ne gagne pas beaucoup de terrain autour de soi, il faut commencer par s'en prendre à soi-même. Dans ce cas, en effet, on manque de zèle,

d'activité ou d'habileté ; on ne fait pas assez ou bien l'on fait trop, c'est-à-dire que l'on fatigue ou que l'on aigrit et irrite.

Chacun s'écrie que sa localité est ingrate. Eh ! il n'y a pas de localité ingrate, ou, si l'on aime mieux, elles le sont toutes. Il y a des localités où l'on sait faire la propagation, où on la pousse et où elle va fort bien ; il en est d'autres où on la fait mal et où elle ne va pas. Voilà ce qu'il y a, et pas autre chose. N'avons-nous pas vu plusieurs points dits très ingrats devenir rapidement, par *la présence d'un seul homme*, des points très féconds ?

Non ! pour faire notre tâche de propagation sur place, il ne faut pas ATTENDRE TOUJOURS que le centre de l'École nous pousse, que le centre nous échauffe, que le centre nous stimule. Le centre donne l'exemple en faisant tous les jours ce qu'il peut *avec les ressources et les moyens dont il dispose* ; il crée, développe et fait fonctionner nos organes, il s'occupe d'en compléter et d'en perfectionner le système ; il travaille constamment à faire pousser à la cause de fortes racines dans le monde, à lui donner des partisans et des alliés, à disposer favorablement les esprits et à nous fournir des armes, des munitions, des instruments de propagation et de conquête ? Mais comment vaincrait-il rapidement si nous ne combattons pas tous ? Employons ces instruments, servons-nous de ces armes, frappons habilement et frappons fort. Ignorons-nous ce que nous avons à faire ? NOUS AVONS A GAGNER CHAQUE JOUR DE NOUVELLES SYMPATHIES A NOS IDÉES ; il n'y a pas d'autre mot d'ordre que celui-là. Accomplissons donc notre besogne pour le mieux dans chaque localité, sans attendre qu'on vienne nous la faire, sans attendre même qu'on vienne nous aider et nous pousser. Élevons-nous de l'état passif à l'état actif ; sachons prendre confiance en nos propres forces. Nous voulons de la vie ? créons-en ; on se fait vivants en agissant, en propageant vigoureusement et fructueusement. Malheur à ceux qui croient qu'ils ne peuvent vivre sans recevoir du dehors la chaleur et la vie !

Nous sommes, ainsi que le dit l'Écriture, des pêcheurs d'hommes : jetons donc incessamment nos filets autour de nous dans le monde ; tendons incessamment nos lignes ; plaçons et visitons incessamment nos nasses ; pêchons tous les jours des cœurs droits, de bonnes intelligences ; amenons d'abondantes captures à cette grande Doctrine de Dieu et de l'Humanité, qui nous a capturés nous-mêmes, et nous saurons ce que c'est que la vie et le prosélytisme ! Qu'après cela le centre soit mis en mesure de multiplier ses communications avec les localités, qu'il les rende plus fréquentes en raison même de la vie générale ; qu'il puisse, outre une plus active correspondance, envoyer continuellement des hommes de l'École en mission, loin qu'il s'y refuse ou qu'il méconnaisse la va-

leur d'une pareille impulsion rayonnante, il l'a toujours exercée dans les limites de ses ressources (en hommes et en finances), et il ne demande pas mieux que d'avoir les moyens d'agir très énergiquement dans cette fonction qui intéresse à un si haut degré la vie unitaire et la force d'expansion de l'École !

Nous disons donc que la Propagation orale est la tâche de tous ; que partout elle doit être faite à divers degrés et vigoureusement poussée ; enfin nous demandons que l'École fournisse à son centre d'activité les moyens de donner à ce genre de propagation si puissant toute l'extension, toute l'énergie, et tous les développements compatibles avec les dispositions actuelles de la société et les conditions légales. — Ces derniers termes demandent un mot d'explication.

Si la plume est libre en France, la parole ne l'est pas également. Les réunions et les expositions publiques n'y sont que plus ou moins tolérées. Or si, avant que la société et ses pouvoirs fussent tout-à-fait édifés sur la nature de nos doctrines, nous dépassions, en propagation orale publique, un certain degré d'intensité et d'éclat, ces pouvoirs méticuleux, qui craignent tout mouvement, qui ont peur de tout ce qui marche à grands pas, seraient très-capables d'interdire à la doctrine ce grand moyen d'action qui doit être prudemment aménagé et sagement exploité. Poursuivre des résultats sans chercher le fracas, telle doit être en France la devise de la propagation publique par la parole, puisque nous n'avons pas la liberté des meetings à grande action de l'Angleterre et de l'Amérique. Quant à la propagation individuelle ou en réunions privées sans affiliation, elle est, grâce à Dieu, aussi illimitée en liberté qu'en puissance, et il y aurait faute à ne pas lui donner toute l'activité possible.

Lorsque la liberté n'est pas encore le droit commun, pour être libre il faut être fort. La liberté croît en proportion de la force. Faisons-nous donc forts ! faisons-nous forts ! Pour étendre l'influence de nos idées et la puissance de notre parti, usons de tous les moyens légaux et honorables ; prenons partout nos racines, intervenons partout ; acquérons autorité dans toutes les branches de l'activité sociale et politique, et faisons-nous toujours de mieux en mieux comprendre. Dès qu'on nous comprendra, dès que l'on saura combien ce que nous voulons est pacifique, sensé, fécond ; dès que l'esprit conservateur, qui domine une société effarouchée et peureuse, reconnaitra lui-même que nos doctrines seules peuvent désarmer l'esprit révolutionnaire et le socialisme subversif, alors n'aurons plus à craindre que la parole nous mesurée parçimonieusement ou interdite à l'expression de nos principes.

Au reste, en Angleterre et dans l'Amérique du Nord, où la législa-

tion est si favorable à la liberté de la parole et des réunions publiques, où les populations ont la faculté et l'habitude de s'assembler chaque jour dans d'immenses meetings, où l'on organise sans obstacle toutes sortes d'enseignements, de prédications, de sociétés et de conventions, l'élément essentiel de propagation et d'activité de toute idée n'en est pas moins encore le livre et le journal.

La parole ébranle et entame les conversions ; les livres seuls les font ; les écrits périodiques seuls les retiennent, les alimentent et les enrégimentent au service quotidien et actif d'une cause. Même aux États-Unis, ce n'est que du jour où la Théorie sociétaire a eu à sa disposition le journal la *Tribune*, qu'elle a commencé à marcher à grands pas. Le journal a, d'ailleurs, une action lente, mais d'une puissance irrésistible ; une idée qui revient sans cesse, si elle a de la valeur, peu à peu se fait son lit dans les couches intellectuelles les plus dures. La société ambiante en subit tous les jours une petite action qui, peu à peu, renouvelle et transforme l'opinion d'une époque. Quel que soit donc le degré de développement de la propagation orale publique, il est certain que, en tous pays, mais plus spécialement encore en France, la presse est la base d'opération d'une Idée et le pivot essentiel et permanent de son mouvement.

Concluons donc, sur la propagation orale, que nous devons lui donner la plus grande extension dans les limites du CONVENABLE et du POSSIBLE, et invitons vivement les amis de la cause à la pousser eux-mêmes jusqu'à ces limites qu'elle est bien loin d'avoir atteintes dans toutes les localités. Cela dit, et en comptant que l'École va se donner les ressources nécessaires au développement de ce puissant moyen de conquêtes, parlons de l'organisation de notre système de publicité écrite, — de la presse phalanstérienne.

PROPAGATION ÉCRITE.

Les œuvres de Ch. Fourier qui ont révélé à l'humanité l'idée positive et scientifique de l'Association, les conditions providentielles de la Destinée préétablie et les lois du mouvement universel, sont la base sur laquelle s'est élevée l'École Sociétaire.

Longtemps privés du secours de toute publicité, ces livres, Évangile scientifique du monde, restèrent enfouis dans la plus profonde obscurité. Ils ne commencèrent réellement à voir le jour qu'après la révolution de 1830, quand les efforts et le dévouement des premiers disciples furent parvenus à créer un journal qui parut sous ce nom : *Le Phalanstère*.

Cette époque est véritablement celle de la fondation de l'École ; jus-

que-là, la découverte du Maître (1) avait eu quelques disciples, mais l'Idée n'était pas encore devenue publiquement une Cause.

Les développements successifs de l'École, avec quelques difficultés qu'ils se soient opérés, quelques obstacles et quelques péripéties qu'ils aient rencontrés, ont toujours dépendu de deux éléments principaux dont l'expansion progressive et bien combinée est le but et explique tout le secret de notre politique de propagation. Nous pouvons appeler l'un, élément *intérieur*, et l'autre, élément *extérieur*. Examinons ces développements successifs.

PREMIÈRE CAMPAGNE. — Maitresse d'un organe de publicité, l'Idée sociétaire fit ce qu'elle devait faire et ce qu'il était naturel qu'elle fit d'abord. Elle se posa dans son *ipséité*, si l'on veut nous permettre ce bon néologisme que nous n'inventons pas, elle se concentra dans ses formes autochtones, elle s'établit dans son individualité en se séparant tranchement de tout ce qui n'était pas elle; en un mot, elle fit ce que font naturellement tous les germes destinés à une forte existence, elle s'assimila des éléments exclusivement homogènes. Ce faisant elle prit un corps vivant, un corps à elle, bien à elle, capable de la manifester dans le monde, de la défendre et de la servir.

La première phase du développement de l'Idée consista donc à faire de la science pure, à poser la Théorie par ses affirmations de l'avenir les plus directes et les plus avancées, et par ses négations les plus tranchées des formes du présent.

Tous les écrits et toutes les manifestations appartenant à cette première phase portent essentiellement ce caractère. Et notre journal lui-même, comme l'indiquait son titre de *Phalanstère*, ne faisait guère que

(1) Il est des personnes qui se gendarment contre cette appellation de Maître, et nous reprochent de nous en servir en parlant de Fourier. Elles prétendent qu'employer cette expression, c'est faire de l'idolâtrie et lier les intelligences à la parole d'un homme. Eh ! bon Dieu, ayons donc un peu de flexibilité dans l'esprit, et consentons à donner aux paroles le sens qu'y mettent ceux qui s'en servent. Nous ne connaissons en français que le nom de Maître qui caractérise le créateur d'une grande conception philosophique, sociale ou religieuse, par rapport à ceux qui acceptent cette conception et la propagent. Est-ce à dire qu'en employant ce mot on établit entre la parole du Maître et l'intelligence des disciples des rapports de servilité et d'obéissance passive ? Est-ce qu'en donnant à Fourier le titre de Maître nous entendons jurer par lui et donner à la lettre de ses écrits une autorité autre que celle de la raison, de la science et du génie ? Est-ce que personne a jamais songé, dans l'École Sociétaire, à attribuer à Fourier une infailibilité dont celui-ci eût repoussé la pensée comme une folie ou comme une injure ? Les gens qui crient bien fort que nous voulons faire de Fourier un Dieu ou un pape, savent parfaitement que l'imputation n'est pas sérieuse ; et puisqu'ils calomnient en connaissance de cause, il ne faut pas se lasser de protester contre leur mauvaise foi pour rendre ce jeu de plus en plus difficile.

des expositions ou des commentaires de la Théorie de l'Association, des études scientifiques et de la technie sériaire.

Tout cela se fit d'abord sans calcul, instinctivement, naïvement même ; car, nous l'avons déjà dit tout à l'heure, nous croyions fermement, à l'origine, que la Théorie à peine mise en évidence allait percer d'un jet les vieilles ténèbres, illuminer le monde et entraîner rapidement à l'œuvre de la régénération les intelligences et les cœurs.

Quoi qu'il en soit, dans cette première phase de sa vie, l'Idée se forma un noyau d'École, homogène et dévoué, elle se construisit une place forte, commença à y fabriquer des munitions, des armes, y exerça et y forma ses premières recrues.

Pourtant on n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que la Civilisation n'amènerait pas pavillon aussi vite qu'on l'avait espéré, et que le nombre des esprits capables de franchir d'un saut l'espace qui sépare le domaine des choses et des idées de l'avenir, du domaine de la réalité présente, des préjugés de la vie contemporaine, était très restreint et circonscrit à des natures toutes spéciales. Il devint bientôt évident qu'après avoir acquis à la conception sociétaire ces natures prédisposées, si l'on continuait à tourner dans le cercle de la Théorie directe, l'École, pareille à l'écureuil en cage, pourrait, il est vrai, se donner beaucoup d'exercice à elle-même, mais sans résultats extérieurs et sans profit pour la cause. Il fut évident qu'à cette action toute scientifique, isolée du monde ambiant, qui devenait de plus en plus une action intérieure, il fallait en ajouter une autre. Le monde refusait de franchir les fossés, les escarpements et les précipices qui séparaient son terrain de celui de la Théorie : il fallait jeter des ponts sur les précipices, adoucir les escarpements, combler les fossés et aller chercher le monde sur son propre terrain.

Et franchement, — nous pouvons nous dire ceci entre nous et ne pas craindre même que d'autres l'entendent, — franchement eût-il été raisonnable d'espérer que le vieux monde, dans l'état où il est, après tant de siècles de subversion et de déceptions, — imbu de ses préjugés, — entraîné par ses passions, par ses intérêts, par ses affaires, — se détournerait de la grande route de ses idées, de ses choses à lui, pour accourir à la voix de quelques rêveurs, dans les domaines fantastiques d'une extravagante utopie ? — car, pour le monde, nous n'étions et nous ne pouvions être alors que des rêveurs, et nos Phalanstères, que des hallucinations gigantesquement extravagantes.

Non, cela n'était pas possible. Pour se faire un établissement, l'Idée sociétaire a dû se retirer en elle-même et s'assimiler en premier degré les éléments doués d'une telle affinité pour elle, qu'ils fussent capables de lui arriver d'emblée. Ce faisant, elle s'est donné un titre de vie,

ne virtualité individuelle qui se conservent, se transmettent en elle, et ne peuvent plus dégénérer parce qu'ils tiennent à sa constitution élémentaire, à son principe organique.

Mais croire que l'Idée sociétaire pouvait conquérir notre vieux monde européen en restant renfermée dans son camp, que le monde viendrait à elle, espérer qu'il s'arrêterait seulement quelques instants devant ses promesses pour en vérifier la valeur, c'eût été une illusion qui n'eût pu tenir longtemps devant la réalité.

L'Idée glorieuse de la régénération de la terre avait à faire un lent et pénible noviciat. Une fois qu'elle eut pris conscience d'elle-même, et acquis quelque expérience des obstacles suscités par les faits dont elle n'était pas appelée à opérer la transformation sans de longues luttes, elle comprit qu'elle devait se résigner à aller trouver le monde qui ne venait pas à elle, et s'emparer des idées, des faits, des intérêts dont il était occupé et saisi, pour les discuter avec lui, sous peine de rester à l'écart et de prêcher dans le désert.

Le sentiment de cette nécessité, la disposition à parler à la société une langue qu'elle pût comprendre, et à se rapprocher d'elle, se manifesta déjà dès les premiers mois de la publication du *Phalanstère*, auquel, dans cette intention, nous ne tardâmes pas à donner pour titre principal celui de *Réforme Industrielle*, et où nous commençâmes bientôt à traiter quelques questions d'actualité.

Malgré ces modifications, la première campagne de l'École, qui renferme l'expédition de Condé, la publication de la *Réforme Industrielle*, (dont le dernier numéro, s'allongeant sous la main de Fourier, devint un ouvrage (1) en deux volumes; un assez grand nombre d'enseignements oraux à Paris et dans les départements, et la composition de plusieurs ouvrages d'exposition; cette première campagne, disons-nous, n'en doit pas moins être considérée comme exclusivement consacrée à l'établissement intérieur de l'École.

Les résultats furent si peu brillants, que quelques-uns, désespérant du développement direct de la cause, abandonnèrent le drapeau, et ne songèrent plus qu'à introduire en dehors de l'École certains éléments sociétaires dans des doctrines ou des faits de transition. D'autres étaient d'avis de s'en remettre au temps, à la force de l'Idée, aux travaux personnels qu'elle provoquerait. Cependant l'École, démoralisée par sa tentative avortée de réalisation, épuisée par ses premiers efforts, était dissoute (2).

(1) *La Fausse Industrie.*

(2) Tout cela était parfaitement conforme aux lois naturelles. Le premier élément de la vie organique de l'Idée s'était développée; il avait donné tout ce qu'il pouvait

Mais si les résultats des premières années n'avaient été ni très-larges ni très-brillants, ils étaient en revanche profonds et solides. Sur un certain nombre de points, la parole de la révélation sociale avait éclairé des intelligences sérieuses, gagné des convictions inébranlables et allumé le feu sacré dans de nobles cœurs où, désormais, il ne pouvait plus s'éteindre. L'Idée avait irradié, elle s'était conquis, par ses premières manifestations, des dévouements et des forces; elle était implantée dans le monde et trempée.

Quoique encore bien pauvre, bien dédaignée, aristocratiquement exclue de la société des idées régnantes et bruissantes, cette Idée avait un nom à elle, une naissance et un état civil d'une légitimité des plus incontestables, et une foi invincible dans son avenir. Aucune de ces idées, bâtardes, usées et cassées, auxquelles elle devait avoir affaire, n'en pouvait dire autant.

On prépara donc une seconde campagne, et dès cette époque le mouvement *composé* de l'École, et le système complet de sa politique de propagation et de réalisation fut conçu, mûri, parfaitement déterminé dans ses éléments, et formulé dans ses principales données,—que nous rappelons dans le présent article.

DEUXIÈME CAMPAGNE. — La seconde campagne s'ouvrit donc, après plusieurs années de travaux, par la publication, coup sur coup, de quatre ouvrages (1) dont l'ensemble détermina nettement le caractère que la propagation allait prendre dans la *Phalange*, qui parut en 1836, *en déposant un cautionnement*, pour avoir le droit de traiter les matières politiques. Les deux éléments de l'action — manifestation directe de la Théorie pure et invasion sur le terrain de l'actualité — y avaient chacun leur part. Mais, d'un côté, la Théorie s'efforçait de trouver des formes qui la rendissent plus vulgarisable; de l'autre, l'invasion sur le terrain de l'actualité était encore une invasion dans tout le sens militaire du terme, une guerre, et une guerre sans quartier.

Tel fut, en effet, le double caractère de cette seconde campagne; de 1836 à 1840 qu'elle dura, on se préoccupa beaucoup de trouver des formules qui facilitassent l'intelligence des doctrines sociétaires, et l'on se porta sur le terrain des discussions courantes, mais uniquement pour ruiner par la base les vieilles et creuses illusions politiques

produire isolément; il fallait passer d'une vie en mode simple à une vie en mode composé; entre la phase accomplie et la phase à accomplir, il y avait une transition nécessaire; entre ces deux existences successives il y avait une mort apparente et une renaissance. C'est la loi de ces sortes de transformations.

(1) *Destinée sociale, Parole de Providence, la Débâcle de la Politique* et les *Trois Discours*.

qui, usurpant la place des idées, retenaient et entraînaient encore par légions les meilleurs esprits, et passionnaient pour des buts absurdes ou funestes les âmes les plus ardentes.

Déconsidérer les querelles politiques et leur substituer les questions sociales; démolir les vieux partis, qui n'avaient plus de sens et d'objet, et faire la place au parti social; prouver en même temps à une bourgeoisie encore toute tremblante de ses propres équipées révolutionnaires, que la doctrine sociétaire représente le principe de l'ordre plus profondément et plus fidèlement qu'aucun parti, et poursuivre toujours la vulgarisation directe de la Théorie; voilà bien ce que l'École se proposa et accomplit dans cette première phase de son mouvement composé.

Incontestablement le but spécial du travail de cette époque a été atteint. Où sont aujourd'hui les partis de 1834 et de 1836? La débâcle de la vieille politique est consommée, les vieux partis sont brisés, anéantis, et les questions sociales qu'ils repoussaient avec tant de dédain, il y a quelques années encore, ont tout envahi, de gré ou de force. A l'heure qu'il est, la cause de l'ORGANISATION DU TRAVAIL a fait accepter sa devise à tout ce qui a vie, jeunesse et avenir, non-seulement dans la famille française, mais encore chez les trois autres grands peuples, qui marchent avec la France à la tête du mouvement de l'humanité. En Angleterre, en Allemagne et dans l'Amérique du Nord, le mot d'ordre de l'évolution sociale du dix-neuvième siècle est irrésistiblement accepté. Ce mot, si dédaigné naguère, est déjà devenu un grand moyen de popularité: de toutes parts on réclame à grands cris l'ORGANISATION DU TRAVAIL. La voix du peuple monte, monte et grossit, et les choses sont à tel point, que nous pouvons désormais laisser marcher le problème pour nous occuper, en système principal, de faire faire à l'opinion publique le grand pas qui consiste à en poser les conditions formelles et à le résoudre.

A aucune époque on n'avait vu dans l'humanité une idée marcher avec autant de grandeur, de rapidité et d'autorité. Il faut reconnaître et saluer à ces signes le titre souverain du grand fait providentiel, sous les drapeaux duquel nous avons l'insigne gloire de marcher; mais pourquoi ne le dirions-nous pas? il y a justice à reconnaître aussi que, eu égard aux moyens dont ils ont disposé et aux obstacles immenses qui encombraient leur route, ceux qui avaient à défendre le drapeau de la cause l'ont porté dans la bonne direction, et ont fait leur devoir avec intelligence et courage. Non, la petite armée n'a pas démérité de la grande Cause; devant les résultats, elle est en droit de se rendre ce témoignage.

TROISIÈME CAMPAGNE. — La troisième campagne s'ouvrit en 1840. A

cette époque les vieux partis étaient frappés de mort, leurs illusions déçues, leur décomposition même assez avancée, la prééminence de la question sociale sur la question politique était désormais assurée. Il n'y avait plus, pour servir d'aliment à l'esprit public, que des intrigues, des ambitions et des embarras, il est vrai, considérables. Les temps approchaient donc où la question sociale se développant forcément dans le champ de l'opinion, il fallait préparer celle-ci à en écouter et à en accepter la solution. Il fallait établir des points de contact avec les bonnes intelligences qui s'échappaient des partis, nouer des relations avec ces esprits désemparés, les préparer à ressusciter dans un PARTI NOUVEAU, large, compréhensif, répondant à tous les besoins légitimes de la société, satisfaisant tous les principes d'ordre, de liberté et de justice dans leurs données essentielles, et enfin les attirer peu à peu du côté des solutions et de la lumière.

La tâche était donc parfaitement indiquée. Pour l'accomplir, évidemment l'École devait cesser de faire œuvre exclusive de négation et de guerre sur le terrain de l'actualité; il fallait qu'elle ouvrit des voies de transition, immédiatement saisissables par les esprits; qu'elle prouvât la puissance de son principe par des applications à la fois critiques et affirmatives aux questions posées; qu'elle se conciliât les intelligences, les rassurât, leur prouvât qu'elle n'était pas un parti de rêveurs isolés du monde réel, très-aptés à battre en brèche, du haut de leurs hypothèses, les illusions et les vices de la société vivante, mais vivant eux-mêmes dans un monde imaginaire. Il fallait enfin que l'École prouvât sa compétence dans les questions du jour, dans les choses dites positives; qu'elle intervînt dans les affaires, y prît chaque jour plus d'influence, y fit valoir sa raison et y exerçât ses droits.

En un mot, il fallait que la Cause sociétaire après s'être constitué une École, et tout en poursuivant son développement comme École, se constituât aussi et développât un Parti. École, elle a l'œil sur l'avenir, elle l'élabore et le prépare: Parti, elle agit sur le présent, étend ses racines dans la Société vivante, y prend ses positions, ses droits, ses alliances, et fait faire chaque jour, aux idées de cette société, un nouveau pas vers le terrain de l'École.

A l'École, la science, la direction du mouvement, la réalisation pratique de la Théorie sériaire. Au parti, l'exaltation des principes généraux de paix, de liberté, de justice, d'organisation du travail et d'unité sociale, l'application de ces principes aux choses de la politique intérieure et extérieure, et aux questions de transition. — Le Parti puise dans le monde, et l'École dans le parti.

Le Parti et l'École enfin ne sont que les deux divisions principales des différents degrés naturels d'initiation à l'Idée; — l'initiation par les

principes généraux, par le cœur, l'adhésion plus ou moins ardente aux vues de transition, à la politique de paix, d'association et d'organisation, et à la direction générale de notre mouvement; — et l'initiation à la science même, le dévouement à l'Idée plus ou moins profondément étudiée et comprise.

Ces nouvelles conditions faites à l'École par ses conquêtes antérieures elles-mêmes, par la destruction des illusions politiques et des vieux partis, enfin par l'essor naturel et spontané de l'Idée et son invasion dans le domaine de la vie présente, déterminent la nouvelle phase dans laquelle on s'engagea d'une manière décisive en 1840. Grâce à un grand secours apporté par le dévouement de M. Arthur Young, au moment où d'autres sources d'alimentation venaient d'être taries, on put, pour satisfaire à ces conditions, faire paraître la *Phalange* trois fois par semaine.

Ce fut un pas immense. Les résultats de ce nouveau développement de publicité, si conforme aux conditions du développement de l'École, furent des plus heureux et des plus rapides. Le centre put se fortifier, grossir son noyau, attirer et former de nouvelles recrues militantes au service de la cause. L'intervention de l'École dans les questions politiques et économiques, non plus seulement pour produire des négations formelles au point de vue de l'avenir harmonique, mais pour les résoudre transitoirement, fut éclatante. Tout en continuant plus puissamment son développement comme Ecole, en entreprenant la réédition des œuvres complètes de Fourier, en publiant de nouveaux ouvrages, en faisant à Paris et dans la province de nouvelles expositions orales, l'École avait fondé une politique large, compréhensive, sympathique et féconde, au milieu de la poussière des opinions brisées du siècle; une politique honnête au milieu de ses corruptions; une politique sage, ferme et juste, au milieu de toutes ses folies, ses perfidies et ses extravagances. Seule, cette politique sut tenir, au-dessus des saturnales de provocations fanfaronnes et de concessions prosternées, qui suivirent 1840, un langage à la fois pacifique, intelligent et digne; seule elle sut éclairer les questions, trouver le nœud des problèmes et en proposer les solutions véritables.

Mais nous n'avons pas à rappeler ici les caractères de notre politique, ni à en faire le panégyrique; nous avons à constater seulement que cette politique, qui n'est qu'une des formes de notre Idée, a ouvert à celle-ci une ère toute nouvelle d'expansion, d'influence et d'autorité, et lui a conquis rapidement de fortes positions pour ses développements ultérieurs. -- La constitution de cette politique a été le fait caractéristique de la phase de 1840 à 1843, pendant laquelle la *Phalange* paraissait trois fois par semaine. Cette campagne de près de trois années est la plus brillante de toutes celles que l'École ait encore fournies.

QUATRIÈME CAMPAGNE. — Mais la publicité, bonne pour élaborer et constituer une politique, ne pouvait suffire à la répandre dans les masses. La *Phalange* agissait bien sur les hommes politiques un peu chercheurs, sur les écrivains, sur la presse des départements, de l'étranger même : elle n'agissait qu'indirectement et de seconde main sur l'opinion publique. Ses idées se répandaient au dehors, mais sa clientèle propre était forcément confinée dans un cercle d'où elle ne pouvait pas sortir, et ce cercle était celui des hommes mêmes de l'École, de la légion conquisse à la cause.

Ce qui n'avait pas été un inconvénient, ce qui avait même eu son côté très-favorable quand il s'agissait d'élaborer, de constituer et de promulguer, devenait un vice dirimant dès qu'il s'agissait de vulgariser et de multiplier : nous voulons parler de la *confusion des deux fonctions* de l'Idée dans un seul et même organe.

Dès qu'une politique était fondée, évidemment il fallait à cette politique, et à toutes les questions d'actualité et de transition qu'elle enveloppait, un organe. Cet organe, pour pouvoir viser à la prépondérance, à l'expansion et au nombre, devait être quotidien. Il ne pouvait pas conserver le caractère scientifique de l'École. Il ne devait pas être fait pour les initiés, mais, au contraire, pour préparer à l'initiation. L'actualité était essentiellement son objet ; il représentait l'intervention de l'Idée dans le présent ; il devait semer des principes, éveiller des sentiments, pousser les esprits sur le terrain social, y acquérir des forces croissantes, stimuler à l'étude des théories, en annoncer fréquemment les expositions diverses et les travaux spéciaux, mais se garder d'en faire lui-même.

Le journal du parti de l'Association, de l'Organisation du travail et de la paix ne pouvait, sans s'enfermer dans le cercle du personnel acquis à l'École, et, par conséquent, sans manquer complètement son but, se faire l'organe des théories ultérieures et des procédés techniques de la science. — Ce n'est qu'au fur et à mesure de la puissance qu'il gagne, de l'influence qu'il exerce, des progrès qu'il imprime à l'opinion, qu'il peut lui-même avancer de degré en degré vers les choses de l'avenir. Encore une fois, il est préposé au présent et doit marcher avec le présent au mieux des intérêts du présent et de ceux de l'avenir.

Les fonctions et le caractère du journal quotidien déduits de ces principes furent nettement indiqués dans la *Politique nouvelle* et dans le *Manifeste de la Démocratie Pacifique*.

Ainsi la *Démocratie Pacifique* ne pouvait plus remplir qu'accessoirement la fonction théorique et directe qui avait été presque exclusivement celle du *Phalanstère*, et que la *Phalange* cumulait avec la fonction politique. Il fallait un organe pour chaque fonction.

Mais c'était un enfantement déjà fort laborieux pour l'École que celui d'un journal quotidien. Aussi, eussions-nous eu des fonds en abondance, que nous nous fussions encore gardés de lancer en même temps le Journal et la Revue.

En principe, la nouvelle évolution de l'École consistait à réaliser l'acte qui opère l'élévation du titre de vie des espèces, par l'attribution d'un organe spécial aux fonctions accomplies jusque-là dans le même appareil, élévation d'autant plus haute que les fonctions sont plus importantes et les nouveaux organes plus puissants et plus complets. La *Phalange*, qui n'était ni une Revue ni un Journal, devait se bifurquer et former ces deux branches. Seulement, cet organisme supérieur de la publicité de l'École ne pouvait être réalisé d'un seul coup; il fallait donc subir une phase de transition, pendant laquelle une des deux grandes fonctions resterait privée d'organe périodique spécial et de manifestations régulières.

Récapitulons maintenant, en les classant sériaiement, les phases successives que nous venons de décrire. On va voir que la carrière est régulière et complète :

1^{re} PÉRIODE DE DÉVELOPPEMENT. (SYSTÈME MONORGANIQUE.)

1^{re} Phase. *Enfance.*

1^{re} Campagne. 1831-32. Mode simple ascendant.

THÉORIE ÉLÉMENTAIRE (*le Phalanstère*).

Crise de transition en puberté (lacune).

2^o Phase. *Jeunesse.*

2^o Campagne. 1836-40. Mode composé ascendant.

THÉORIE, ET POLITIQUE NÉGATIVE (*la Phalange*).

Apogée.

(Pris sur les deux portions contiguës de la 2^o et de la 3^o phase.)

THÉORIE ET POLITIQUE NÉG. ET AFFIRM.

3^o Phase. *Maturité.*

3^o Campagne. 1840-43. Mode composé descendant.

THÉORIE ET POLITIQUE AFFIRMAT. (*la Phalange*).

4^o Phase. *Déclin.*

4^o Campagne. 1843-45. Mode simple descendant.

POLITIQUE ACTIVE (*Démocratie Pacifique*).

Il est évident, par rapport à l'objet de l'École, l'Ordre Sociétaire considéré en lui-même, que la politique *négative* a le caractère *ascendant* et *direct*, tandis que la politique *affirmative*, qui se rapproche des choses de civilisation et de transition, a le caractère *descendant* et *indirect*. Ce dernier caractère se prononce plus fortement encore si cette

politique passe de l'état *spéculatif* à l'état *actif*, comme elle l'a fait en passant de la *Phalange* à la *Démocratie*.

Nos quatre phases sont donc parfaitement régulières ; il est évident que nous sommes parvenus au déclin de la période du développement monorganique de l'École, et que, même, le déclin avait atteint la caducité. Aussi, bien que les intérêts généraux et extérieurs de l'Idée n'aient jamais gagné autant de terrain que pendant cette phase, bien que les affaires de la Théorie pure aient fait elles-mêmes un chemin beaucoup plus rapide qu'à aucune époque antérieure, et que l'impulsion indirecte donnée par la *Démocratie pacifique* ait imprimé à la librairie sociétaire un mouvement déjà presque décuple de celui que pouvait lui donner et que lui donnait en effet la *Phalange* ; eh bien ! malgré la marche rapide de son Idée, le développement puissant de sa cause, l'École, prise dans l'ensemble de ses membres, agit aujourd'hui faiblement, elle s'ennuie, elle sommeille, elle souffre et se sent comme en léthargie. On ne peut contester l'existence de ces caractères, qui sont certes bien ceux d'une fin de quatrième phase et d'une crise de transition.

C'est que le régime de propagation en mode *simple indirect*, auquel elle est soumise dans cette phase, quelque supériorité qu'il ait eu quant à l'action extérieure sur le mode *simple direct* et même sur le mode *composé confus*, n'en est pas moins un régime de privation, lésant fortement l'École dans sa passion pour la Théorie pure.

Cette passion, il ne faut pas craindre de le dire et de le répéter pour l'intérêt de la cause, revêt un caractère souvent trop exclusif dans l'École. Les phalanstériens se montrent généralement plus avides de science que de conquêtes. En théorie comme en pratique, ils voudraient toujours sauter au but d'un seul bond. Cela se conçoit fort bien en raison de l'attrait immense exercé par le but sur l'âme de ceux qui l'ont une fois contemplé ; mais rappelons-nous donc sans cesse qu'aujourd'hui nous sommes avant tout des apôtres, que nous avons une mission à remplir et non des jouissances intellectuelles à nous donner ; que nous devons ouvrir doucement à la lumière les yeux de nos frères encore plongés dans les ténèbres, et non pas nous absorber aux délectations du spectacle des merveilles de la lumière.

Notre tâche actuelle est une tâche de renoncement et de dévouement, un apostolat. Il ne s'agit pas, ni pratiquement ni théoriquement, de courir au but ; il s'agit d'y conduire l'humanité. Si nous allions trop avant et trop vite, l'humanité ne nous suivrait pas ; si nous nous isolions dans un égoïsme transcendant de satisfactions scientifiques en laissant la société en arrière, la société ne courrait pas après nous, et nous nous trouverions abandonnés nous-mêmes. Pour qu'elle s'intéresse à nos idées, il faut que nous nous intéressions à ses affaires qui sont aussi les nôtres.

Des nations plongées dans de graves embarras industriels et politiques, menacées de guerre, envahies par la féodalité financière, déplorablement gouvernées, blessées dans le sentiment de leur dignité, etc., ne peuvent pas sympathiser avec des hommes qui traiteraient par-dessous jambe toutes leurs préoccupations, qui ne seraient ni de leur temps, ni de leur pays, et qui s'enfermeraient dans des utopies. Nous ne devons point ressembler à ceux qui font de l'art pour l'art, qui cultivent une science pour elle-même et pour les plaisirs qu'elle procure : nous devons faire de la science et de l'art pour l'humanité, et nous ne pouvons rester étrangers à rien de ce qui la touche. *Homo sum, nil humani à me alienum puto*. Si cette belle expression de la solidarité vivante doit être la devise d'une École, c'est assurément de celle qui promulgue la loi du développement intégral de l'humanité.

Eh bien ! l'École en général n'est pas assez pénétrée de ces principes ; elle se plaît trop exclusivement dans la vue de l'avenir, et pas assez dans l'action, dans la vie contemporaine, action et vie qui sont pourtant les conditions indispensables de l'avènement de la Théorie dans le domaine de la pratique. Il en résulte que l'École a souffert, plus encore qu'il n'était naturel et légitime, de la privation momentanée de son élément direct, et que, ne se servant pas assez vigoureusement du seul élément de sa quatrième phase, elle s'est montrée plus froide qu'elle n'aurait dû l'être et n'a pas, du moins sur tous les points, poussé le développement de cet élément avec l'obstination d'activité et de zèle qu'il aurait fallu y mettre.

En ressuscitant par la publication de la *Phalange* le développement de l'élément théorique dans l'École, en le portant même du degré élémentaire à un degré supérieur, nous n'entendons point complaire à ces tendances exclusives, favoriser la disposition à ces sortes de *jouissances solitaires*. Loin de là : par la satisfaction apportée à un besoin puissant, légitime, d'un ordre très-élevé en lui-même, et dont les privations irritaient les exigences, nous voulons donner à l'École une force toute nouvelle pour l'action sur le monde.

La deuxième Période dans laquelle l'École entre aujourd'hui, après l'achèvement régulier de la première, doit être à celle-ci ce que le composé est au simple. Il faut que les éléments créés successivement et péniblement par l'une soient développés par l'autre, simultanément et à un degré beaucoup plus grand d'énergie et d'éclat.

Nous sommes, comme il y a quinze ans, au début d'une carrière ; mais nous partons des positions prises, et nous nous lançons avec toutes les forces acquises pendant ces quinze années laborieuses. La seconde période est à la première ce que la jeunesse est à l'enfance, c'est-à-dire que l'âge de l'inexpérience, de la faiblesse et des misères

qui assaillent l'enfant, et surtout l'enfant pauvre, dans nos sociétés subversives, est passé pour l'École. Elle doit donc se préparer à faire œuvre de force, d'expansion, d'activité virile, et à développer sur tous les points une ardeur nouvelle.

Rien n'est plus facile que de déterminer d'avance rationnellement et scientifiquement les caractères réguliers de la deuxième période, comme nous avons fait pour la première ; les voici jusqu'à l'apogée, époque de la Réalisation.

2^e PÉRIODE. — (SYSTÈME BINORGANIQUE.)

5 ^e Campagne. 1845-....	1 ^{re} Phase. <i>Enfance.</i> Mode composé ascendant. { POLITIQUE ACTIVE (<i>Démocratie Pacifique</i>). { THÉORIE SUPÉRIEURE (<i>Phalange</i>).
6 ^e Campagne.	2 ^e Phase. <i>Jeuvesse.</i> Mode bicomposé ascendant. { POLITIQ. ACT. ET THÉOR. ÉLÉM. (<i>Démoc. Pacifq.</i>). { THÉOR. SUP. ET POLIT. TRANSCEND. (<i>Phalange</i>).
7 ^e Campagne.	<i>Apogée.</i>

RÉALISATION.

La première phase de la deuxième carrière va donc restituer à l'École l'étude périodique et régulière des questions de Théorie, qui lui manquait pendant le cours de la quatrième campagne ; mais, comme le veut la loi des transformations progressives, cet élément ne sera pas seulement restitué, il devra encore se produire à un degré supérieur de manifestation.

La nouvelle *Phalange* manquerait en effet son but si elle se mettait à ressasser exclusivement de la Théorie élémentaire. Destinée spécialement aux hommes de l'École et aux esprits dont la nature gravite vers les grands problèmes sociaux, philosophiques et religieux, vers les grandes synthèses scientifiques, elle doit inaugurer un nouveau développement de l'Idée au sein de l'École et imprimer un nouvel ébranlement au monde extérieur. Elle achèvera cependant le monument fondamental de la Théorie élémentaire, en suivant, dans la publication des manuscrits de Fourier, l'ordre naturel et logique qui consiste à donner en dominance d'abord les choses les plus faciles et les moins éloignées des intelligences et des faits contemporains.

La seconde phase de cette deuxième période commencera dès que le journal quotidien, grâce à l'extension de ses idées, de sa clientèle et des forces de l'École, se verra en mesure d'ouvrir dans ses propres colonnes, avec profit pour l'Idée, une prédication sociétaire, et d'adresser à des

masses de lecteurs des thèses de doctrine en vue d'une Réalisation prochaine.

Par un fait providentiellement lié au développement même de notre grande cause, les lecteurs des journaux, dégagés qu'ils sont des liens des vieux partis, vont et viennent aujourd'hui d'une feuille à l'autre, d'après des considérations d'attrait purement littéraire. Le jour où l'École aura les ressources suffisantes pour fixer sur son journal ces conditions extérieures (simple question d'argent), la prédication habile, chaleureuse et puissante de la doctrine dans le journal, devient alors un moyen de fixer ces masses mobiles, qui se composent précisément des esprits les plus accessibles à nos idées, parce qu'ils sont le plus dégagés des coteries, et ont pour les grands mots de la vieille politique le juste mépris qu'ils méritent.

Et si, par un autre fait providentiellement lié aussi au développement de notre cause, il arrive que les écrivains qui exercent le plus irrésistible attrait sur les masses parce qu'ils ont en eux la plus grande énergie de vie, soient attirés, par cette énergie même, du côté où va la vie de leur époque, c'est-à-dire dans notre ligne de mouvement, il en résulte que c'est sur l'organe de ce mouvement que doit nécessairement se concentrer, dans un temps donné, le bénéfice de ces nouvelles conditions de la publicité quotidienne. En effet, ces écrivains, même au feuilleton des autres journaux, travaillent pour nos doctrines et leur préparent des prosélytes; — et quand le moment d'entraîner chez nous les masses sera venu, les doctrines sociales du journal se liant aux sentiments excités par les développements littéraires, et éclairant les manifestations dramatiques du feuilleton, il y aura dans le monde, en bloc, une conversion immense.

Alors l'École proposera l'expérimentation de l'Ordre Sociétaire, et la réponse à son appel se fera comme une explosion. Les livres de fond répandus à grands flots, grâce à l'excitation permanente des organes périodiques et à la propagation générale, auront créé partout des convictions raisonnées, scientifiques, inébranlables, et quelles que puissent être les exigences successives de la Réalisation, elles seront vingt fois assurées et couvertes.

Voilà notre manière d'entendre la conduite de notre cause. C'est la marche régulière, normale, la loi naturelle du développement des choses qui ont vie. Après la première période (enfance de l'École), dont les quatre phases ont été régulièrement parcourues, entrons vaillamment en deuxième carrière, et parvenus au plein de cette période de jeunesse, de force et de vie, notre septième campagne (1) terminant par la *transi-*

(1) *Septième*, touche transitive de l'octave qui engène avec le premier degré de la gamme supérieure.

tion expérimentale le mouvement *spéculatif simple*, lance l'Idée sociale, émancipée, et glorifiée par les peuples, en pleine carrière de *Réalisation active-universelle*, et l'Idée organise le monde!

Encore une fois voilà la marche naturelle, déduite des données de notre propre science. Conformons-nous-y donc nous-mêmes. Nous venons de franchir cet âge toujours pénible qui sépare l'enfance de la jeunesse, où une partie des forces accomplissent une élaboration puissante, mais latente, pendant que l'autre partie s'essaye et s'engage déjà dans la vie active extérieure. Cette époque est passée; la cinquième campagne que nous commençons, doit être pleine de vie, d'action et de chaleur: elle a rang de *dominante* dans la gamme des sept époques du développement antérieur à l'entrée en vibration de *Réalisation générale*.

Préparons-nous à charger vigoureusement, à appuyer le mouvement sur toute la ligne. — Il faut que l'École toute entière, prenne la ferme résolution de soutenir son drapeau et ses organes, et cela quelques conditions que la spéculation effrénée qui a envahi la presse et qui marche au monopole de la pensée et de l'influence publique, ait faites et puisse faire au journalisme. Il faut que chez nous le dévouement fasse une victorieuse concurrence à la spéculation qui tend à féodaliser la presse et à accaparer l'opinion. Il faut que l'Idée sociale reçoive noblement de ses soldats, de ses amis et de ses alliés une subvention qui compense les subventions indignes, patentes ou secrètes, dont les boutiques de la presse mercantilisée font la base de leurs manœuvres d'écrasement.

Nous avons, nous ne dirons pas la confiance, mais la pleine certitude que l'École répondra à toutes les nécessités de sa position et prouvera que son dévouement croît avec ses forces. L'armée soutiendra ceux qui portent son drapeau et qui combattent sur la brèche. Mais l'École ne doit pas s'apprêter seulement à de nouveaux sacrifices financiers, que les changements extraordinaires imprimés par les spéculateurs au régime de la presse ont rendus nécessaires à l'existence de ses organes; il faut encore qu'elle prenne dès aujourd'hui, en ce moment, dans chacun de ses membres et à la lecture de ces lignes, la FERME RESOLUTION de déployer sur tous les points une activité jusqu'ici inconnue, proportionnée aux obstacles à vaincre, aux forces acquises, et aux devoirs imposés par les progrès mêmes de notre grande cause. — La période de jeunesse doit opérer l'affranchissement de toutes les gênes qui ont pesé sur l'enfance: il faut que l'École soit désormais garantie dans sa base par une forte *constitution financière*, qu'elle ait *des revenus régulièrement assurés*, et jouisse enfin de la sécurité, de la liberté d'action et de la vigueur qui n'appartiennent qu'aux établissements définitivement fondés et consolidés. Nous avons à ce sujet de très prochaines

communications à faire aux amis de notre cause, et s'ils secondent tous ensemble, avec l'énergie sur laquelle nous comptons, le mouvement dont le temps est venu, dont l'École toute entière est elle-même impatiente, nul doute que notre cinquième campagne ne soit aussi courte qu'éclatante.

Dans les développements d'idées et de croyances le temps n'est pas souverain comme dans les choses physiques ; il est esclave : la volonté l'activité, l'intelligence et l'enthousiasme accélèrent miraculeusement sa marche. Or nous sommes en position, aujourd'hui, de gagner dans l'année plus de terrain que nous n'en avons conquis dans les dix années qui s'écoulent. Que chacun de nous se pénètre donc du **SENTIMENT COLLECTIF**, que chacun comprenne à fond les principes qui guident la marche de l'École, les conditions, et les phases successives de son développement, et se rallie de toute son énergie au mouvement normal dont nous venons de décrire rapidement la trajectoire depuis l'origine jusqu'au but.

Il ne s'agit plus de discuter sur l'importance relative des deux modes d'expansion et d'action de notre Idée dans le monde ; ils ont désormais chacun leur organe ; ils doivent se développer librement et se prêter un mutuel appui : qu'on les fasse donc marcher de front et à grands pas l'un et l'autre ! Et s'il est quelques *simplistes* qui ne puissent comprendre à la fois la valeur de deux éléments, qu'ils ne s'attachent qu'à un seul, mais qu'ils cessent du moins de trouver mauvais que l'École ait une vue plus large et une sphère d'activité plus complète.

Il ne s'agit pas davantage de mettre en discussion le système général du développement de l'École. Ce système, nous croyons l'avoir démontré par la simple exposition que nous venons d'en faire, est sorti de l'expérience, des faits, de la nature des choses et des données les plus irréfragables de la raison et de la science. Il a pour lui quinze années de marche persévérante, sans repos et sans oscillation ; il a pour lui d'avoir définitivement implané l'Idée sociale dans le monde et imprimé irrésistiblement à l'opinion publique l'impulsion qu'elle subit. A l'intérieur de la cause tout ce qui a été tenté par des individualités contre ce mouvement normal est tombé en poussière ; tout ce qui a essayé de se produire en dehors de lui est resté privé de vie. Les éléments phalanstériens en masse ont toujours suivi le mouvement collectif et refusé d'en sortir pour s'associer aux propositions des dissidents, quel qu'ait été le caractère de ces propositions. Les éléments, en minorité d'exception, un moment écartés de l'orbite régulière de l'École par des perturbations passagères, y sont toujours spontanément rentrés eux-mêmes. C'est que l'École a toujours profondément compris que sa force était dans son Unité, et elle le comprend mieux que jamais aujourd'hui. Qu'elle manifeste donc son senti-

ment par un redoublement de zèle et de concours à l'œuvre qu'il faut d'absolue nécessité élever en degré de puissance. A l'action, donc ! à l'action ! que toutes les volontés s'unissent, que tous les dévouements se combinent et que l'Unité et la Foi élargissent la route où doit marcher la Doctrine.

Mais que l'on ne se trompe pas sur le sens de ces paroles : nous ne demandons point ici, pour organiser et fortifier l'Unité que l'on s'enrégimente par compagnies numérotées, que l'on forme des clubs phalanstériens, des Sociétés constituées avec inscriptions d'affiliés, assemblées réglées, délibérations, etc., etc., et que l'École revête ainsi pour le monde les formes d'une corporation, d'une confrérie ou d'une secte. Un très grand nombre d'hommes, complètement acquis à nos idées, ne se croiraient nullement obligés, et pour des raisons très légitimes, de s'enrégimenter dans ces cadres officiels. De leur côté, les individualités qui arrivent par légions aux questions sociales, qui sont déjà dans notre mouvement, qui suivent notre ligne, qui chaque jour perdent un vieux préjugé en acquérant une idée, et qui, de fait, donnent à notre colonne de marche son poids, sa masse et sa profondeur ; ces individualités, dont le nombre croît sans cesse, loin d'entrer dans des régiments portant uniforme phalanstérien, auraient bien soin de s'en isoler. Ces cadres très maigrement remplis donneraient donc une fort triste idée des forces de l'École. Le monde n'aime rien de ce qui sent la secte et la corporation, et il a raison. Il veut bien accepter des idées au fur et à mesure qu'il les comprend, mais il se méfie et s'éloigne de celles qui lui offrent, comme conséquence de l'acceptation, l'endossement d'une livrée et l'enrégimentement.

Gardons-nous donc d'écarter le monde qui vient à nos idées, de les environner nous-mêmes de fossés, d'escarpes et de remparts. S'agit-il pour nous de constituer une corporation phalanstérienne, une secte, une confrérie de phalanstériens ? Nullement, grand Dieu ! Il s'agit de répandre partout nos principes, d'en imprégner la Société, de les mettre en circulation et en crédit dans l'opinion. Il faut donc aviser à ne pas nous isoler du monde en enfermant l'École sous une forme matérielle et corporative ; en la circonscrivant dans une sphère d'un rayon misérablement étroit ; en comptant ses soldats par le nombre de ceux qui consentiraient à répondre : *Phalanstérien !* à l'appel de groupes constitués dans des conditions très fausses. Non ! pas de démarcation, pas de séparation, pas d'enrégimentement ; c'est par son impulsion et ses œuvres qu'une grande Idée doit se manifester, et la sphère d'une École doit aller jusqu'ou s'étend son influence. Laissons donc notre grande Idée ouverte, élargissons-la et ne l'enfermons pas.

Ces formes corporatives, cette organisation sériaire, qui séduisent

parce qu'elles semblent devoir organiser l'unité et l'action, n'organiseraient, dans les conditions actuelles, que la désunion et la faiblesse. D'ailleurs, et cette raison seule serait péremptoire, cette organisation n'est pas permise en France, elle est *formellement interdite par les lois*. En toute localité où l'École se l'appliquerait, sur territoire français, elle se trouverait *ipso facto* à la discrétion du procureur du roi. Là où on ne l'inquiéterait pas, elle ne serait point, pour autant, assise dans son droit et ne subsisterait que par tolérance. Ce n'est certes pas la peine de se mettre en pareille position pour faire une mauvaise chose.

Ce système a d'autres dangers que nous ne signalerons pas ici, mais qui ont été reconnus depuis plus de dix années qu'il en a été question dans l'École. Disons-le donc bien positivement à nos amis : cette organisation, par groupes constitués, avec membres affiliés, assemblées, délibérations, statuts, présidents, vice-présidents et tout le reste, n'est pas ce que nous demandons; et quand bien même les lois qui l'interdisent seraient révoquées, nous la repousserions formellement encore, dans les intérêts intrinsèques de l'École.

Ce qu'il faut, ce que nous demandons, le voici : il faut que les amis de nos idées se voient, qu'ils se voient souvent, et s'excitent les uns les autres à l'action dans chaque localité; il faut qu'ils se stimulent, et s'échauffent et se concertent, et s'entr'aident dans leurs efforts de propagation; mais tout cela **LIBREMENT**, comme se voient et se réunissent et se concertent dans chaque ville les gens de même opinion, comme se voyaient et se réunissaient et se concertaient les partisans des réformes philosophiques et politiques avant 89, les libéraux sous la restauration, et aujourd'hui encore les électeurs un peu ardents à l'approche d'une élection.

C'est comme cela, et non en s'enfermant dans des conciliabules, qu'ont marché tous les grands partis, qu'ont fait leur chemin toutes les grandes idées dans le monde moderne.

Constituons-nous donc comme une grande Opinion, non comme un ordre ou comme une secte. Au lieu d'isoler notre Idée du monde en manifestant séparation d'avec ceux qui ne l'acceptent pas tout entière, répandons-la sans cesse à travers le monde en pluies fécondantes et lumineuses, faisons entrer partout nos principes régénérateurs en entrant partout nous-mêmes; enrôlons d'ardentes sympathies au salut de l'humanité, armons par légions de saintes volontés en faveur de la bonne cause : mais ne mettons pas les gens à l'épreuve inutile et répulsive d'un nom à accepter, d'un symbole à confesser, d'un habit à prendre.

Telle est notre manière de voir, très mûrement motivée et plusieurs fois exprimée dans l'École. Nous ajoutons, toutefois, que s'il plaisait à

quelques-uns de nos amis, dans telle ou telle localité, de se constituer sous telle ou telle forme, de jouer au président, au vice-président et aux statuts, ils en seraient bien libres : nous ne leur en ferions pas un crime et nous continuerions nos relations individuelles avec eux, sur le pied de la plus entière confraternité. Nous donnons des conseils, nous exprimons des opinions que quinze années d'expérience et des milliers de critiques et de discussions contradictoires ont faites au centre de l'École sur les intérêts généraux de la cause ; nous ne prétendons en aucune façon les imposer. Dans chaque localité, nos amis restent toujours juges en dernier ressort du caractère qu'il leur convient de donner à leur action, des avantages et des inconvénients que telle forme peut comporter. C'est leur affaire. Seulement nous déclinons notre participation et notre adhésion à tout système d'organisation *corporative* de l'École ; et si quelques *groupes* se constituaient dans ces conditions organiques que nous n'acceptons pas, il est bien entendu que ce serait sous la responsabilité individuelle de leurs propres membres. — L'École, dans son unité et dans sa direction, n'en serait pas solidaire. Ne pouvant, sans tomber immédiatement sous le coup de la loi, correspondre avec des *sociétés*, reconnaître des *groupes*, et ne voulant d'ailleurs avoir affaire qu'à des individus, nous resterions, le cas échéant, strictement en dehors.

Notre désir est donc, sauf les formes et sous toute réserve de liberté, de convenances réciproques des personnes et des caractères, que les amis, à divers titres, de la cause de l'Association se voient beaucoup et agissent beaucoup. Il faut, dès cette année, qu'ils se concertent pour répandre à profusion nos petits livres, pour organiser des enseignements à tous degrés d'échelle partout où cela sera possible, depuis les réunions privées et libres jusqu'aux cours publics. Trop peu d'articles ont été faits cette année dans les journaux des provinces sur les publications de l'École. A quoi donc pensent ceux de nos amis qui savent tenir la plume ? Et, d'ailleurs, au point où nous en sommes, les plus simples démarches ne suffisent-elles pas le plus souvent pour déterminer des articles dans un grand nombre des journaux des départements, sur chaque publication de l'École ? Faut-il qu'à toute occasion, pour que les choses se fassent, nous répétions des instructions banales ? Sachons donc sur tous les points nous faire forts, influents et actifs ! Excitez-vous, travaillez, combinez vos efforts et gagnez du terrain. Plus la cause grandit et plus elle a besoin de forces. La question sociale, qu'on y songe ! vient à l'ordre du jour dans la grande discussion du siècle, et c'est nous-mêmes qui l'y avons fait insérer..... Nous n'avons pas de temps à perdre pour établir partout nos positions, édifier les esprits, éclairer les intelligences et entraîner les cœurs.

Que de fortes résolutions se prennent donc sans ajournement ; que l'action commence immédiatement ; que le feu sacré s'attise de toutes parts. L'avant-garde compte sur le corps d'armée pour soutenir et appuyer les manœuvres que réclame impérieusement la cause et qui en assureront le triomphe.—Seuls en ce siècle nous avons une foi, seuls nous avons un but, seuls nous connaissons la destinée de l'humanité et nous marchons dans sa voie ! Marchons donc ! marchons en avant, sans défaillance et sans inquiétude, car Dieu est pour nous, et sa Providence nous protège.

A la suite de cette exposition des principes de direction de l'École, il est bon de faire remarquer, en ce qui touche les conditions de la Réalisation et la marche de la Propagation, que ces principes concernent seulement les développements *Européens* de l'Idée sociétaire. Le mode d'action de notre Idée est et doit être tout différent dans l'Amérique du nord. La civilisation des États-Unis est en pleine contre-partie de caractère avec celle des vieilles sociétés européennes et de tous les peuples qui s'y rattachent. Cette grande nation forme contre-pivot de mouvement dans le système de la civilisation générale, dont à elle seule elle est l'un des pôles. Comparativement à nos sociétés, tous les caractères du mouvement sont renversés chez elle. L'expansion illimitée, l'audace aventureuse, la fièvre de l'action et des entreprises sont ses principes de vie et de développement ; elle procède par ébauches nombreuses, pressées, confuses. C'est une mêlée ardente, dans laquelle les combattants tombent les uns sur les autres, mais se relèvent dès qu'ils ont touché la terre. Là les chutes ne compromettent rien. Tout est rapide, spontané ; l'idée se propage comme l'éclair et s'élance à la réalisation avant même de s'être bien comprise elle-même. C'est par la multiplicité, l'entraînement en confusion et le nombre qu'elle s'introduit sous mille formes transitoires et se développe à travers mille approximations diverses. Si la cause phalanstérienne avait en Europe le nombre et la liberté qu'elle a aux États-Unis ; ou si, aux États-Unis, elle pouvait établir, comme elle l'a ici, l'unité, la direction et le concours des dévouements, le problème social serait immédiatement résolu, car la force serait énorme. Mais les germes se développent différemment dans les milieux différents, et il serait aussi absurde de vouloir procéder dans les sociétés européennes par le mode libre, confus et dispersé qui caractérise le mouvement américain, que de prétendre imposer au mouvement américain le mode régulier, scientifique et mesuré qui convient spécialement au milieu européen. L'École universelle doit agir

diversement chez tous les peuples, selon les conditions de la vie spéciale de chaque peuple, et l'Idée unitaire se fortifier de toutes ses manifestations diverses, qui toutes lui appartiennent. Que l'idée maintienne fortement ici, avant tout, son unité d'action et sa marche régulière et sûre, en accroissant autant que possible son expansion, et qu'aux États-Unis elle continue avant tout à entraîner les populations par grandes masses, en se disciplinant d'ailleurs autant qu'elle le pourra faire; telle est la loi naturelle de son *développement universel en mode composé et contrasté*.

Ce premier numéro de la Revue n'est sans doute pas un parfait spécimen de la nouvelle publication de l'École sociétaire. Nous entendons bien consacrer régulièrement une division de notre Recueil aux choses du mouvement contemporain, et ne pas le remplir entièrement de théorie; mais ce dernier élément sera toujours son élément capital, car il a pour objet d'imprimer à l'École une nouvelle impulsion vers les régions de la science, et de préparer directement les questions qui concernent la prochaine organisation de l'Harmonie.

Nous commençons, dans ce premier numéro, la publication des manuscrits inédits de Fourier. Chaque cahier contiendra, de règle, un nouveau morceau de ces précieux écrits.

Nous commençons également la publication des travaux de notre ami Hugh Doherty sur la *Question religieuse* et sur la *Loi Sériaire*. Nous n'avons pas besoin d'appeler la plus sérieuse attention de nos amis sur des objets de cette importance et sur des travaux de cette valeur. La LOI SÉRIAIRE doit ouvrir tous les mystères, et expliquer toutes les voies de la Providence. La question des Révélations, pas plus qu'aucune autre, ne saurait se soustraire à sa divine puissance. Ceux qui ne voudront voir dans l'application, que M. Doherty a été le premier à faire de cette loi à cette question, qu'une simple hypothèse, ne pourront s'empêcher de la trouver, cette hypothèse, pleine de grandeur et de lumière. Quant à nous, elle nous paraît un pas immense vers l'accord de la Raison et de la Foi. Pour tous les hommes qui admettent la Théorie Sériaire dans son intégralité cosmogonique, l'existence du MÉDIATEUR, de l'HOMME-DIEU, du FILS DE DIEU, Roi des anges et des archanges, établie dans cet article, est hors de toute contestation. Il ne s'agit plus dès-lors que de déterminer si l'HOMME-DIEU est déjà descendu sur la terre, et s'il y a identité entre lui et le CHRIST.

Or, sur ce terrain, les philosophes sont parfaitement à l'aise pour examiner, et les chrétiens pour croire. A ce double caractère qui ne reconnaîtrait le terrain où doit évidemment se cimenter, dans un temps donné, l'alliance de la Religion et de la Philosophie, de la Tradition et de l'Intelligence, du Dogme révélé et de la Science conquise, alliance si ardemment mais si vainement recherchée jusqu'ici par tous les grands esprits de l'Humanité ?

Seule la Loi Sériaire aura le pouvoir d'opérer ce ralliement suprême, car elle est la clef de l'Harmonie et de l'Unité dans l'univers : les personnes familiarisées avec la Série et ses applications psychologiques et cosmogoniques, et auxquelles s'adresse spécialement l'article de M. Doherty, ne pourront douter, après y avoir médité, que cette loi divine ne soit destinée à établir, pour les choses de l'ordre religieux comme pour celles de tous les autres ordres, l'Unité dans le temps aussi bien que dans l'espace, c'est-à-dire l'accord de la tradition avec les développements ultérieurs, ainsi que la transformation des sectes incohérentes en variétés harmoniques de l'Église universelle.

Avant peu de temps, un grand mouvement ne peut manquer de se manifester au sein des Églises et des diverses Écoles philosophiques ; les idées sont en fermentation, et de grandes discussions s'apprentent. La Loi Sériaire, en envahissant le terrain de ces discussions, deviendra bientôt l'objet des études passionnées des plus hautes intelligences et le point de convergence des opérations les plus élevées de l'esprit contemporain.